

Contacts externes des langues mon-khmer

Citer ce document / Cite this document :

Contacts externes des langues mon-khmer. In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 70, 1981. pp. 195-230;

doi : <https://doi.org/10.3406/befeo.1981.3377>

https://www.persee.fr/doc/befeo_0336-1519_1981_num_70_1_3377

Fichier pdf généré le 08/02/2019

CONTACTS EXTERNES DES LANGUES MON-KHMER

Le caractère complexe de la répartition actuelle des langues môn-khmer qui, comme des îlots, sont entourées de langues appartenant à des familles différentes et sont éparpillées sur un large territoire comprenant l'Assam, le Yunnan et la Péninsule Indochinoise considérée comme un carrefour de civilisations et un lieu de passage des migrations, n'a pas facilité les études linguistiques pour la détermination et le classement de ces langues. Ces études qui ont débuté depuis la fin du XVIII^e siècle (F. Buchanan, *A comparative vocabulary of some of the languages spoken in the Burma Empire*, *Asiatic Researches*, 5, 1799, pp. 219-40) ont de ce fait été menées par des auteurs formés différemment. Aussi les descriptions et les théories qu'ils ont élaborées n'ont pas un caractère uniforme.

Le présent article a pour but de faire l'historique et la critique des différents travaux linguistiques traitant des langues môn-khmer dans leurs relations avec les autres groupes de langues à l'intérieur de la famille austroasiatique, ainsi qu'avec les langues d'autres familles linguistiques.

Sous le vocable môn-khmer, nous classons le groupe linguistique représenté par le môn, le khmer, le khasi, le khamou, le katu, le pear, le palaung-wa. Nous avons jugé nécessaire de suivre le plus possible, l'ordre chronologique des travaux de chaque auteur afin de pouvoir faire apparaître le développement des principales idées présentées au cours des différentes périodes. Les noms de langues, de livres et journaux souvent cités ont été remplacés par les abréviations suivantes : langues austroasiatiques (AA.), austronésiennes (AN.), tibéto-birmanes (TB.), môn-khmer (MK.), nicobaraises (Nic.), munda (Mud.), de Malacca (ML.), viet-muong (VM.), palaung-wa (PW.); *AEO*, Annales d'Extrême-Orient; *ASEMI*, Asie du Sud-Est et Monde Insulindien, Bulletin de Documentation et de Recherche, Paris; *LM*, Les Langues du Monde, éd. A. Meillet, M. Cohen, Paris; *MKS*, Mon-khmer Studies, publication du 'Summer Institute of Linguistics'; *LCSEAP*, Linguistic comparison in South-East Asia and the Pacific, éd. H. L. Shorto, London 1963; *SCAL*, Studies in Comparative Austroasiatic Linguistics, éd. Norman H. Zide, London, 1966.

Au commencement du XIX^e s., le terme « môn-khmer » n'était pas encore employé par les linguistes. En 1811, J. M. D. Leyden employait le terme « indo-chinois » dans son article (*On the Languages and Literature of the Indo-Chinese Nations*, *AR*, vol. 10, pp. 158-290) pour désigner les langues parlées par des populations habitant des territoires compris entre l'Inde et la Chine, y compris l'archipel indonésien et la Malaisie. Dans la partie de cet article consacrée à la linguistique, J. M. Leyden, sur la base de l'analyse des structures de syllabes, a procédé à la classification des langues sus-citées en deux groupes : 1) les langues monosyllabiques, 2) les langues polysyllabiques. Le môn et le khmer étaient classés par lui dans le deuxième groupe, mais il a fait une erreur en classant ces deux langues dans le même groupe que le chinois. Pour décrire le môn, il ne se réfère qu'à F. Buchanan, tout en spécifiant les différentes appellations de cette langue, et pour le khmer, après avoir mentionné qu'il n'avait jamais été étudié par des Européens, Leyden affirma en se référant à son informateur, que cette langue était différente du thai et du « juan » (vietnamien) qu'il décrit comme une langue à accents très variés¹.

Jusqu'en 1875, il n'y eut pratiquement pas d'étude sur les langues MK., ce qui a été remarqué par A. Morice dans son article sur les langues khmères, stieng et chame (*Étude sur deux dialectes de l'Indochine, les liams et les stiengs*, Paris, 32 pp.), qui a écrit que l'on ne connaît que d'une manière imparfaite les diverses langues de l'Indochine, qui n'avaient été le plus souvent notées que par des missionnaires et des voyageurs européens. Son article contient une étude comparative intéressante des vocabulaires khmer et stieng² mais il n'émet aucune opinion sur la parenté de ces deux langues.

Le travail de J. F. Forbes sur le problème posé par les langues môn et munda (*On the connexion of the Mon of Pegu with the koles of Central India*, *JRAS*, 1877, pp. 234-43), contient deux préoccupations principales. D'une part, Forbes rejette l'idée d'une parenté entre le môn et le munda, d'autre part il a tenté d'expliquer la parenté entre le môn et le vietnamien. Après avoir critiqué les explications sur la similitude entre le môn et le munda, faites par F. Mason (*The Talaing Languages*, *JAOS* 4, 1854, pp. 277-88) Forbes trouve dans les deux langues les différences morphologiques et syntaxiques suivantes : l'antéposition de l'adjectif devant le substantif dans le munda, la postposition de l'adjectif dans le môn, les inflexions verbales dans le munda, la non-inflexion verbale dans le môn, l'emploi de la dualité dans le munda, le non-emploi de la dualité dans le môn. Pourtant ces différences

(1) Cette remarque a été reprise par J. M. D. Leyden, à partir de la préface du *Dictionarium Annamiticum Lusitanum et Latinum* Rome, 1651, rédigé par le Jésuite Alexandre de Rhodes qui, selon Leyden, avait étudié le vietnamien pendant 12 ans, en Cochinchine et au Tonkin.

(2) L'analyse du vocabulaire stieng donné par A. Morice a permis de constater que cette langue avait subi l'influence dans le domaine lexical, du khmer et du sanskrit.

structurales ne peuvent pas être considérées comme des arguments suffisants pour démontrer la non-parenté du munda et du môn.

En ce qui concerne le rattachement du môn avec le vietnamien, connu sous le terme de « mon-annam », Forbes base son argument sur la théorie de J. R. Logan, sur la première migration des tribus « Annam, Kambojans, Mon, Lau » de la partie septentrionale de l'Himalaya. Selon Forbes, ces tribus ont dû occuper une partie du Bengale et avoir des contacts linguistiques avec des tribus aborigènes dravidiennes ou kolariennes dans l'Inde du Nord-Est. Ce point de vue est hypothétique, susceptible d'être une erreur de raisonnement, et il ne peut être généralisé pour prouver la parenté des langues. Et, l'affirmation de Forbes sur l'emploi des « particules préfixales casuelles » dans le vietnamien, sans qu'elle soit justifiée, ne prouve rien. D'autre part, son article n'a pas de valeur comparative réelle, du fait que Forbes n'a pas employé des matériaux provenant d'autres langues, en particulier de la langue khmère, bien qu'ils aient été publiés par E. Aymonier en 1874 (*Dictionnaire français-cambodgien, Vocabulaire cambodgien-français*, Saigon).

Un an après la publication du travail de J. F. Forbes, E. L. Brandreth a décrit des langues MK., des langues Mud. et du khasi dans son article qui porte sur l'étude générale des langues non aryennes de l'Inde (*On the Non-Aryan Languages of India, JRAS*, vol. X, 1878, pp. 1-32). Dans le groupe MK., appelé par l'auteur « mon-annam » on trouve le môn, le khmer, le vietnamien, le palaung. Vu la situation géographique du lamet et du khamou situées le long du fleuve Mékong, Brandreth a supposé qu'elles appartenaient au groupe précédent.

L'auteur a écrit que le vietnamien possédait six tons très développés, et que le môn et le khmer avaient recours, en apparence, à un « faible emploi de tons », mais il n'a pas déterminé la nature de ces tons. En réalité, il ne s'agit pas de tons, mais de registres de voyelles, qui n'étaient pas encore connus à cette période.

Brandreth a aussi classé le khasi comme une langue à tons. Il écrit à ce sujet « Tones similar to those of the last group play a very important part in distinguishing between words ». Cette affirmation non confirmée et non justifiée par des études ultérieures, a été reprise ultérieurement par G. A. Greerson dans son étude sur le khasi. Les articles dans la langue khasi ont été considérés par Brandreth comme des préfixes qui, selon lui, peuvent être employés comme des mots indépendants. Du fait de l'existence des genres dans cette langue, il a classé le khasi avec ses dialectes dans un groupe indépendant. Cet auteur n'a pas parlé de parenté entre les langues MK. et Mud. Il s'est penché sur les affinités lexicologiques entre le môn et les langues Mud. et a rapproché les affinités grammaticales de ces dernières avec celles des langues dravidiennes.

En 1882, A. H. Keane a mis en cause la théorie de Logan sur l'existence du groupe linguistique « mon-annam » dans son article sur les relations entre les langues MK. et les langues AN. (Des rapports ethno-

logiques et linguistiques des races indo-chinoises et indo-pacifiques, *AEO*, 5, pp. 238-50, 264-78). Pour la première fois, a été contestée, d'une façon très nette l'appartenance du vietnamien au même groupe que le môn et le khmer, tout en le caractérisant comme une langue monosyllabique à intonation. Le môn et le khmer étaient classés par Keane dans le groupe des langues polysyllabiques « recto-tono ».

Selon Keane, les langues polysyllabiques « recto-tono » appartiennent à la famille « indo-pacifique ». Cette famille est répartie en deux groupes de langues : 1) langues continentales représentées par le khmer, le samrê, le kouy, le stieng, le bahnar, le lawa, le sédang, le muong, le cham, le charay, etc. ; 2) langues océaniques représentées par les langues malayo-polynésiennes, micronésiennes, hawaïenne et malgache. Keane a vu dans le khmer une langue qui établit une transition entre les langues polysyllabiques des îles et du continent.

Les langues indo-pacifiques sont qualifiées par Keane de langues agglutinantes et il leur trouve les points de ressemblances suivants : absence d'intonation, absence d'inflection, détermination du singulier par le nombre un et du pluriel par les mêmes mots signifiant plein ou complet, post-position de l'adjectif, multiplicité des pronoms semblables, système numéral quinaire, catégories des termes de politesse, termes géographiques, emploi des infixes. Ce dernier point de ressemblance, c'est-à-dire l'emploi des infixes, Keane l'a qualifié d'« universalité primitive ». Il est regrettable que Keane n'ait pas fait mention des préfixes et des suffixes dans les langues citées, et que la langue khasi ait été classée par erreur par lui, dans le groupe de langues à tons avec le chinois, le thai, le birman. Il est intéressant de remarquer son explication sur la formation du système par cinq, correspondant au concept d'une semaine de cinq jours, et sur la formation de numéraux semblables (à partir du nombre cinq) dans le khmer et l'ende (langue AN.).

Keane a affirmé avec assurance que les langues « indo-pacifiques » formaient réellement une famille linguistique et que les éléments communs dans ces langues étaient organiques et non empruntés. Mais ce qui nous empêche d'accepter sa théorie, c'est qu'il a ajouté à des faits linguistiques, des faits anthropologiques. Par exemple, il écrit que mises à part les langues des Négritos et des Papous, il n'y a dans l'aire Indo-chinoise et Inter-océanique, que deux types fondamentaux de langues : les langues polysyllabiques recto-tono parlées par des types caucasiens, et les langues monosyllabiques vario-tono parlées par des types mongoloïdes, et que tout le reste est le résultat de mélanges séculaires incessants.

C'est A. E. Terrien de Lacouperie qui a employé, le premier, le terme « Mon-khmer » (*The languages of China before the Chinese*, London 1887). Pour cet auteur, ce terme désigne un sous-groupe de langues mixtes qui doit être classé à côté des deux autres sous-groupes : le « Mon-Tai » et le « Tai-shan » ; ces trois sous-groupes appartenant à la famille « indo-chinoise », constituent avec l'inter-océanique (c'est-à-dire les langues AN.) le stock linguistique indo-pacifique. Les langues Mud. sont rattachées, par cet auteur, au sous-groupe Himalaïque qui est

considéré comme une famille linguistique différente, constituant le stock turano-scythe.

En faisant cette curieuse classification générale, Terrien de Lacouperie avait conçu l'idée de langues mixtes et non-mixtes. C'est ainsi que parmi les langues du sous-groupe « Mon-khmer » l'auteur considérait que le vietnamien, le palaung, le khasi étaient des langues mixtes du fait qu'on trouvait dans leur vocabulaire, des racines provenant de différentes langues, en particulier du môn. Pour cet auteur le môn et le tai étaient deux langues principales ayant, non seulement favorisé le développement ultérieur du chinois, mais aussi la formation de nombreux dialectes, tels ceux cités par lui sous les noms de pan-hu, pan-yao, miao-tze, yao-pu-yao, kih-lao, etc. Et cela bien que les matériaux employés par l'auteur pour la détermination de ces dialectes aient été issus de sources rédigées en chinois dans des annales historiques de diverses époques. En fait, sa comparaison était basée seulement sur des mots désignant des nombres, des pronoms personnels, des termes de parenté.

D'après les documents à caractère ethnologique et historique cités à plusieurs reprises par l'auteur, l'ancien habitat de la plupart des langues MK. aurait été situé sur le territoire du Sud de la Chine, mais il se serait déplacé vers la péninsule indochinoise au fur et à mesure de la pénétration des tribus Bak (Chinois) qui, attirées par la fertilité de la région, les auraient supplantées peu à peu, soit par la force, soit par la colonisation. Quant au palaung, il aurait connu son développement au Yunnan, et à partir de l'an 650 de notre ère, son habitat se serait déplacé vers le Sud, c'est-à-dire vers le Nord de l'Indochine. Pour l'auteur, la non-corrélation entre la transmission des langues et la succession des races rend difficile l'explication de l'histoire linguistique de la Péninsule Indochinoise dont les éléments ethniques ont été formés en Chine avant l'arrivée des Chinois.

Terrien de Lacouperie affirmait en conclusion, que le chinois s'était développé, en grande partie, par le substrat des langues qui avaient été refoulées vers le Sud et qu'il serait faux de faire allusion à la haute antiquité et à la pureté de cette langue (p. 130).

Les explications de Terrien de Lacouperie ont jeté quelque lumière sur la position linguistique des langues MK. du Nord et elles permettent d'avoir une idée sur les parallélismes entre le chinois archaïque et les langues MK., trouvés par Y. A. Gorgoniev.

G. A. Grierson, principal auteur d'une série de travaux de recherches sur les langues de l'Inde, a essayé de démontrer, d'une façon détaillée, l'appartenance du khasi, langue de l'Assam, à la famille MK. (*Linguistic Survey of India*, vol. II, Môn-Khmer and Siamese-Chinese families, Calcutta 1904). Cet auteur a réparti les langues MK. en cinq groupes principaux dans lesquels il place aussi le vietnamien, mais sans expliquer le rattachement de cette dernière langue à la « famille MK. ». Pour ce qui est du khasi, il a été rattaché à la famille MK., pour la première fois par J. R. Logan (*Gangelic and Dravidian Languages*, vol. VII, 1853, p. 186), et Grierson qui avait trouvé des préfixes emphatiques

préfixés aux pronoms dans le khasi, a pensé qu'ils étaient des restes de l'inflexion qui avait eu lieu dans cette langue. Selon lui, le khasi conservait une grande quantité de mots de base, bien qu'on y trouve aussi des emprunts à l'anglais, au bengali et aux langues tibéto-birmanes. Il est regrettable que l'analyse de Grierson sur le khasi soit entachée d'une erreur qui peut faire douter de la valeur de son opinion sur les langues MK.; en effet, il a affirmé que : « le khasi possède des tons comme les autres langues des familles MK., tai et chinoise » (p. 7).

La question de la parenté entre les langues MK. et les groupes de langues Mud., Nic. et ML. n'a pas été résolue d'une façon définitive par cet auteur, bien qu'il ait trouvé entre ces langues, des ressemblances lexicologiques. Sa prudence a été motivée par le fait qu'il avait aussi trouvé entre elles des différences appréciables. Selon lui, les langues MK. sont des langues monosyllabiques tandis que les langues Mud., Nic. et ML. sont des langues polysyllabiques et les constructions syntaxiques ne sont pas les mêmes dans les langues Mud. et les langues MK. Aussi a-t-il pensé, plutôt à un substrat commun aux langues MK., Mud. et australiennes. Mais il n'a pas déterminé le caractère de ce substrat.

A. Cabaton a fait la classification des langues MK., dans le contexte de l'ensemble des langues de l'Indochine et sur la base de ressemblances lexicologiques (Dix dialectes indochinois recueillis par Prosper Odend'hal, *JA*, 10^e série, 1905, pp. 264-344). Il a basé sa classification sur trois grandes langues de culture : le khmer, le cham et le vietnamien, à chacune desquelles il a rattaché les langues d'Indochine — et elles seules — qu'il considérerait comme lui étant apparentées. Il a réparti les langues d'Indochine citées par lui en trois familles : 1) les langues malayo-polynésiennes parmi lesquelles il classe la langue chame; 2) les langues MK., parmi lesquelles il ne mentionne pas le vietnamien; 3) les langues tai et tibéto-birmanes. Le fait qu'il n'ait pas rattaché le vietnamien au groupe MK. et qu'il n'ait pas nommé ce groupe par son appellation habituelle reflète des conflits d'idées sur ce groupe linguistique, pendant cette période. D'autre part, il est curieux qu'il n'ait pas cherché à déterminer la position du vietnamien vis-à-vis des autres langues.

C'est en se basant sur son vocabulaire comparé (comprenant des mots de vingt-huit langues, notés avec une bonne transcription) qu'il a trouvé que la langue chame et les dialectes qui lui sont apparentés comme le raglai, le radé, le jarai, le piak, le kancho, le kha bi, contenaient dans leur lexique, une grande partie de mots d'origine malayo-polynésienne.

Plus tard, dans la préface du *Dictionnaire cam-français* (Paris, 1906, 587 pp.) — qu'il a rédigé en collaboration avec E. Aymonier — qui fournit un important matériel lexicologique comparé, Cabaton a discuté de la parenté entre les langues MK. et malayo-polynésienne et il l'a qualifiée de lointaine; cette parenté étant selon lui comparable à celle des langues sémitiques et khamitiques.

Dans le domaine du VM., il est intéressant de mentionner le travail de A. Chéon, traitant des dialectes de ce groupe (Notes sur les dialectes Nguon, Sac et Muong, *BEFEO*, vol. V, 1905, pp. 87-99). Cet auteur a fait une comparaison des vocabulaires de dix langues (thai, chinois, vietnamien, muong, sac, chrau, bahnar, stieng, brau, khmer, cham, malais) et a trouvé des ressemblances lexicologiques entre les langues MK. et le Sac qu'il considère comme le dialecte le plus archaïque. L'existence dans le Sac de mots dissyllabiques et de préfixes comme dans les langues MK., l'a conduit à rattacher ce dialecte à « la langue cambodgienne » et aux dialectes parlés dans les montagnes de l'Annam. En écrivant cela, et l'examen de son vocabulaire comparé le montre, l'auteur a voulu classer ce dialecte dans le groupe MK. Ajoutons que le vocabulaire Sac relevé par Chéon, est tellement proche du vocabulaire du muong et du nguon que la question de l'appartenance généalogique de ces dialectes aurait méritée des recherches ultérieures.

Les recherches linguistiques et ethnologiques faites en Malaisie par W. W. Skeat et C. O. Blagden ont contribué à une connaissance plus approfondie des langues AA. de Malacca et ont permis à ces auteurs de publier une œuvre énorme dans ce domaine (*Pagan races of the Malay Peninsula*, vol. II, London, 855 pp.).

Les langues de ML. à savoir les langues semang, sakai, jakun et leurs dialectes respectifs ont fait l'objet de discussions incessantes quant à la question de savoir s'il fallait les considérer comme des langues MK., ou bien s'il fallait les considérer comme un groupe particulier de langues au sein de la famille linguistique AA. Mais, il faut noter que déjà en 1901, dans son étude comparative des langues semang et sakai de Malacca, avec les langues MK., W. Schmidt s'appuyant sur l'important pourcentage de vocabulaire commun à ces langues, avait exprimé l'idée que le semang, le sakai et les langues MK. pouvaient être considérées comme issues d'une même famille (W. Schmidt, *Die Sprachen der Sakei und Semang und Malacca und ihr verhältnis zu den Mon-Khmer-Sprachen*, *Bijdragen tot de Taal-, Land-, en Volkenkunde van Nederlandsch - Indië*, 52, 1901, pp. 399-583).

A la tentative de W. Schmidt de rapprocher ces deux groupes de langues, Skeat et Blagden n'ont pas opposé d'opinion contraire quant à leur vocabulaire comparé comprenant une grande quantité de mots (262 pp.) pris dans les langues Mud., MK., Nic., khasi, vietnamienne et ML.; il témoigne pour ces auteurs en faveur d'une grande famille linguistique — et c'est en se basant sur les affinités lexicologiques entre ces groupes, que ces auteurs ont donné à cette grande famille linguistique le nom incommode de langue « Mon-Annam-Munda-khasi-Nicobar alliance ». Cette étrange appellation correspond à la terminologie « austroasiatique » de W. Schmidt.

Les langues semang, sakai, jakun ont été réparties par ces auteurs sur la base de vocabulaires et en considération de la situation géographique de chaque langue, en quatre types : 1) le semang et ses dialectes; 2) le sakai et subdivision du sakai de l'Est; 3) le sakai du centre et ses dialectes; 4) le sakai du Sud avec subdivision du sakai de l'Est, ainsi que les dialectes de la langue jakun. Cette classification comprend

environ 90 langues et dialectes appelés soit par des noms ethniques, soit par des noms géographiques; les limites linguistiques entre les langues et dialectes restant encore à déterminer du fait qu'elles étaient basées plus souvent sur des situations géographiques que linguistiques.

Il nous est difficile aussi d'accepter le classement fait par ces auteurs, des langues « tabou » comme par ex. des langues « tabou » du mentra et du jahor jakun. Les langues « tabou » que l'on peut aussi trouver dans la plupart des langues MK. ne sont constituées qu'à partir de vocabulaires spéciaux formés par des archaïsmes, des métaphores et des emprunts, mais ces vocabulaires ne peuvent pas posséder les caractéristiques d'un dialecte indépendant. D'autre part, on peut considérer que la classification des langues ML., faite pour la première fois par Skeat et Bladgen a été bien acceptée par les linguistes ayant travaillé ultérieurement sur les langues AA.

Un an après la parution de l'important travail de Skeat et Bladgen sur les langues de ML., W. Schmidt publia un travail qui jeta une base théorique pour les langues MK. et les autres langues AA. (Les peuples Mon-Khmer, trait d'Union entre les peuples de l'Asie Centrale et de l'Australonésie, *BEFEO*, VII, VIII, 1907-08, 85 pp.). Ce travail reflète l'effort de l'auteur pour développer ses idées à partir des travaux précédents sur les langues du Sud-Est Asiatique, non seulement sur la définition scientifique de l'existence d'une famille linguistique AA. mais aussi sur les rapports linguistiques de cette famille avec les langues malayo-polynésiennes appelées, pour la première fois, par Schmidt langues austronésiennes. Une super-famille « austro-asiatique » englobant les langues AA. et AN., embrassait un domaine linguistique tellement large que l'auteur n'a pu qu'en jeter les fondements théoriques par quelques idées principales, accompagnées d'une longue liste de correspondances lexicologiques comprenant 200 mots environ.

Mais, ce qui nous intéresse le plus, dans son travail, c'est l'établissement des relations de parenté entre les divers groupes linguistiques à l'intérieur de la famille AA., en particulier les relations entre les langues MK. et Mud. W. Schmidt a réparti les langues AA. en sept groupes : 1) groupe des langues chames, 2) groupe MK., 3) groupe des langues sakai-semang, 4) groupe palaung-wa, 5) groupe khasi, 6) groupe Nic., 7) groupe Mud. Cette répartition des langues AA. en sept groupes, suivie d'explications sur des parallélismes sur les plans phonétique et morphologique n'a pas été définitive car d'une part, le premier groupe est composé de langues qualifiées de mixtes, les langues chames offrant un lexique qui possède en même temps des mots d'origine MK. et AN. D'autre part, au deuxième groupe, c'est-à-dire au groupe MK., l'auteur a rattaché le besisi et le jakun, langues de Malacca, tandis que d'autres langues de Malacca, le sakai, le semang, le tembe ont été regroupées par l'auteur dans un groupe indépendant. Cette dernière répartition ne repose pas sur un fondement bien établi car les idées de l'auteur la concernant, reflètent une hésitation, W. Schmidt ayant pensé que les dialectes semang-négritos conservent encore beaucoup de mots d'origine de leur propre langue qui ne proviennent pas de la famille AA. et ayant

pensé que les anciens emprunts aux langues AA. n'appartiennent pas au fond originel des dialectes en question. En tant qu'auteur d'un travail comparatif sur les langues sakai-semang et MK. (*Die sprachen der Sakei und auf Malacca und ihr verhältnis zu den Mon-Khmer sprachen*, *BTLV*, 52, 1901, pp. 399-583), W. Schmidt a remarqué enfin que pour faire une classification définitive il manquait une bonne grammaire et un dictionnaire de ces langues. D'autre part, dans ses travaux suivants, l'auteur a procédé plusieurs fois à des remaniements à l'intérieur de la famille AA. D'après lui, les langues AA. sont caractérisées par l'emploi d'affixes. L'emploi d'infixes et de préfixes causatifs est aussi commun à toutes ces langues. Au sujet des préfixes et des suffixes et des correspondances existant entre eux, W. Schmidt a trouvé que les langues Nic. possèdent en même temps des préfixes et des suffixes, que les langues MK. sont des « langues à préfixes », et les langues Mud., des « langues à suffixes ». Cette dernière affirmation a été critiquée car les études de H. J. Pinnow sur les verbes dans les langues Mud. ont révélé que les langues Mud. emploient, en même temps, des préfixes et des suffixes comme les langues Nic. Mais Schmidt a expliqué que les suffixes dans les langues Nic. et Mud. ont été réalisés : par la fusion des particules de direction vers le thème dans les langues Nic., et des pronoms possessifs vers le thème dans les langues Mud.

L'auteur a expliqué plus loin que ce phénomène a provoqué, dans les langues Mud., l'antéposition du génitif.

Il a ainsi expliqué que les suffixes étaient postérieurs aux préfixes. Pour W. Schmidt, la plupart des mots dissyllabiques dans les langues AA. sont d'anciennes formations à partir de thèmes monosyllabiques et contrairement à l'idée de Keane sur l'universalité primitive des infixes, il pense que l'apparition des infixes dans les langues AA., est un phénomène secondaire.

Sur le plan phonétique, W. Schmidt, après avoir noté l'absence de consonne aspirée (h) dans les langues Nic., a développé l'idée d'une absence de cette consonne dans la langue austroasiatique commune. Ici, il ne s'agit pas de consonne aspirée initiale, mais médiale ou deuxième consonne du groupe consonantique, et d'après lui, l'aspiration actuelle dans plusieurs langues AA. est apparue à une époque postérieure. La question mérite d'être considérée du fait que l'aspiration est liée étroitement au phénomène de transphonologisation générale (terme de A. Martinet et A. G. Haudricourt) dans les langues MK. Développant cette idée de Schmidt, J. Kuiper a qualifié l'aspiration dans les langues Mud., de variation consonantique (*Consonant variation in Munda*, *Lingua* 14, 1965, pp. 60). Dans l'ancien khmer du VII^e siècle, en étudiant les inscriptions du Cambodge, nous n'avons pas trouvé de consonne occlusive aspirée. Quant à l'aspiration dans le khmer moderne et dans les autres langues MK., son développement peut être considéré comme un procédé de différenciation sémantique.

W. Schmidt n'a rattaché le vietnamien ni au groupe MK., ni à aucun autre groupe de langues AA. Il a clairement rejeté l'emploi du terme « mon-annam », développé par J. R. Logan et J. F. Forbes, critiqué par Keane et mis en doute par Cabaton. Quant à la présence

de formes sans préfixes dans le vietnamien, il n'a pas pu expliquer s'il s'agissait d'un état primitif ou d'un appauvrissement résultant de la perte des affixes anciens et ceci l'a empêché d'exprimer une opinion sur cette langue.

La tentative d'établir une parenté entre les langues AA. et les langues AN. n'est pas un fait nouveau. Schmidt avait écrit que les affinités linguistiques trouvées par Keane dans les langues AA. et AN. n'étaient pas suffisantes pour établir cette parenté, mais il put ensuite faire état de similitudes nouvelles entre ces deux groupes de langues, à savoir le manque absolu à l'origine des consonnes aspirées, la post-position du génitif, la présence d'une forme exclusive et inclusive du pronom personnel (1^{re} pers. plur.) l'emploi des mêmes infixes nasals, de très nombreuses concordances lexicologiques, des traces d'un état antérieur d'un stade de suffixation primaire. Concernant ces similitudes, l'auteur n'a pu démontrer que l'existence de concordances dans le système d'affixation, et encore restent-elles imprécises en ce qui concerne les concordances de ce système dans le domaine des langues des Philippines. Pourtant, Schmidt a compris que les groupes de langues étudiées par lui, couvraient un domaine très étendu et que les faits linguistiques qu'il a trouvés devaient servir à orienter de nouvelles recherches.

Au sujet de la parenté des langues MK. avec les langues Mud., khasi, Nic., Schmidt a affirmé, avec assurance, que cette parenté n'était plus une simple hypothèse mais un fait qui avait droit au même degré de certitude que la parenté des langues indo-européennes entre elles (p. 222).

La théorie de Schmidt sur la parenté des langues austroasiatiques, bien qu'on puisse y trouver des erreurs de détail, reste pour nous toujours valable, dans la mesure où elle a ouvert des perspectives pour l'orientation de nouvelles recherches. Si on la juge dans le contexte général de l'étude des langues du Sud-Est asiatique et des travaux précédents publiés par l'auteur pendant le début du XIX^e siècle, on peut dire que la théorie de Schmidt a été élaborée sur la base de faits linguistiques découverts peu à peu, non par une seule personne, mais par une génération de chercheurs. Avant Schmidt, dans le domaine des langues de l'Indochine, on entrevoyait une famille de langues indochinoises et, c'est lui qui a établi scientifiquement l'existence d'une famille MK. et ses relations étroites avec les autres langues AA.

G. Maspero a analysé des limites et connexions des langues MK. par rapport aux autres langues de l'Indochine dans sa *Grammaire de la langue khmère* (Paris, 1915, 489 pp.). Orientaliste comme son frère (H. Maspero), il a passé une partie de sa vie en Indochine et a bien expliqué les limites géographiques de l'habitat des langues MK. de la région grâce à ses connaissances personnelles. Selon cet auteur, le domaine des langues MK. est limité au Nord et à l'Ouest par les langues siamoise et laotienne, à l'Est par les langues chames, au Sud et à l'Est par le vietnamien.

Cette délimitation suivait de près une situation géographique et des

données historiques, mais ne représentait pas exactement tout le domaine très morcelé des langues MK. Influencé par les idées de Cabaton et de H. Maspero, il a écarté le vietnamien et le cham du groupe MK. Il a de même émis des doutes sur le rattachement du khasi au groupe MK., mais ses doutes étaient motivés par la fausse affirmation de Grierson sur la prétendue existence des tons dans le khasi. Pour ce qui est des relations de parenté des langues MK. avec les langues Mud., G. Maspero a préféré exprimer une position d'attente, en affirmant que les études morphologiques de ces langues n'étaient pas encore assez approfondies.

H. Maspero a consacré une série de travaux qui se rapportent directement et indirectement aux langues MK., Mud. et vietnamienne. H. Maspero a fait, pour la première fois, une comparaison détaillée sur le plan phonologique et lexicologique, du vietnamien avec des langues MK. et tai, dans une étude sur l'évolution phonétique du système consonantique du vietnamien (*La phonétique historique du vietnamien : les initiales, BEFEO, XII, 1912*). En lisant son travail du début à la fin, on peut comprendre qu'au-delà de cette étude, Maspero a un but bien défini, celui de déterminer la place du vietnamien parmi les langues du Sud-Est Asiatique. Et cette préoccupation l'a amené à une appréciation trop rapide de la place de cette langue, bien que sa conclusion ne soit pas catégorique, comme le montre la phrase suivante : « Faut-il conclure que l'annamite est une langue thai? Il est difficile de se prononcer tant que la connaissance des diverses langues de l'Indochine et de la Chine ne sera pas beaucoup plus avancée. » Son hésitation apparaît bien dans son hypothèse sur la formation du « préannamite » par la fusion d'un dialecte MK., d'un dialecte tai et d'une troisième langue inconnue; hypothèse qui si elle était fondée rejoindrait la conception de la langue mixte conçue par A. E. Terrien de Lacouperie.

L'auteur a scrupuleusement mené son analyse des concordances phonologiques et lexicologiques entre le vietnamien et les langues MK. Dans ces langues, il trouve les points de ressemblances suivants : mutations des consonnes initiales, redoublement par permutations de consonnes et de voyelles, emploi de préfixes dans le vietnamien moyen, similitude dans l'inventaire des consonnes dans le « préannamite » et les autres langues MK. En plus des mots vietnamiens d'origine MK., les traits de ressemblance trouvés par H. Maspero, forment des critères suffisants car ils sont des traits pertinents dans une langue, pour démontrer la parenté généalogique du vietnamien. Si l'auteur avait pu expliquer les correspondances entre les mutations consonantiques et le phénomène de l'apparition des tons, on pourrait dire que l'explication de ce phénomène en dehors du processus d'appauvrissement des affixes aurait été nécessaire, car l'inflexion tonale et l'affixation sont des procédés de différenciation sémantique et de formation des mots. L'apparition de l'une peut affaiblir l'existence de l'autre.

De cette façon, la reconstruction du système des affixes dans le vietnamien est aussi indispensable que la reconstruction de l'origine des tons.

Il est regrettable que, plus tard, H. Maspero ait affirmé qu'au contraire, il n'existait pas de traces d'affixes dans le vietnamien; — affirmation qui a sans doute été faite dans le but de fortifier sa théorie sur l'origine tai de la langue vietnamienne (*l'Indochine*, vol. I, Paris, 1929, pp. 63-82). Malgré cela, la valeur scientifique de son travail comparatif du vietnamien avec les langues MK. demeure, et elle trouve sa justification *a posteriori*, dans les recherches de A. G. Haudricourt dans ce domaine.

H. Maspero a aussi écrit deux articles sur les langues AA. qui portent, l'un sur l'étude des langues MK., et l'autre sur les langues Mud. Dans son analyse détaillée sur la morphologie des verbes dans les langues Mud., il a trouvé l'harmonie vocalique qu'il n'a pas rapprochée de celle qui peut exister dans les langues MK. mais de celle qui existe dans les langues finno-ougriennes. Dans un travail posthume, remarquable par son étude comparée sur la morphologie des langues TB., Mud. et MK. (Notes sur la morphologie du Tibéto-birman et du Munda, *BSLP*, 44, 1948, pp. 156-186), il a analysé l'emploi, dans ces langues, de préfixes semblables. Mais nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur lorsqu'il pense que les langues TB. ont emprunté ces affixes aux langues MK.

J. Przyluski, dans son travail sur les langues austroasiatiques (*LM.*, Paris 1924, pp. 385-403) a réparti ces dernières en trois groupes : les langues Mud., MK., et VM. Selon cet auteur, les langues MK. forment un groupe central comprenant aussi les langues Nic., ML. et chames (A. Cabaton avait considéré ces dernières comme des langues « malayo-polynésiennes »). Suivant l'hypothèse de Schmidt relative aux traces de langues AA. sur le versant méridional de l'Himalaya, J. Przyluski a rattaché les langues « himalayennes » (environ 15 langues) au groupe des langues Mud. En rattachant les langues VM. à la famille AA., il n'a pas motivé ce rattachement par de nouvelles idées sur ces langues.

En se référant à ses recherches tant linguistiques qu'ethnologiques, J. Przyluski écrit que « pendant des millénaires, des influences de langues aryennes, chinoise, malaise, tibéto-birmanes se sont exercées sur les langues AA. et les ont refoulées là, recouvertes d'apports nouveaux ». Et selon lui, entre le substrat ancien et les influences récentes, la couche AA. est parfois très mince.

Dans ses recherches sur les mots d'origine AA. empruntés par des langues indo-aryennes et indo-iraniennes, publiées par une série d'articles de 1921 à 1934¹, il fait remarquer que, pendant la période préhistorique, il y avait eu des contacts entre les langues indo-européennes et AA. Par ses idées, J. Przyluski se révèle un ardent

(1) J. Przyluski, Emprunts anaryens en indo-aryen, *BSL*, vol. 26, fasc. 1, 1925, pp. 98-103 ; *BSL*, vol. 24, 1924, pp. 118-123 ; *BSL*, vol. 25, 1924, fasc. 1, pp. 66-71 ; *BSL*, vol. 24, 1924, fasc. 0, pp. 255-258 ; De quelques noms anaryens en Indo-aryen, *Mémoire de la Société de Linguistique de Paris*, 1921, vol. 22, fasc. 5, pp. 205-210 ; Emprunts anaryens en indo-iranien, *Le Monde Oriental*, Uppsala-London, vol. 28, 1934, pp. 140-45.

défenseur de la théorie AA. A partir de matériaux linguistiques, il a conçu l'idée d'une communauté de civilisation austroasiatique dont la force d'expansion se serait épanouie sur un vaste domaine maritime. Selon lui, le terme « austroasiatique » a paru valable à condition d'être pris dans un sens assez étendu, ce qui l'a conduit à proposer de rattacher un certain nombre de langues « himalayennes » aux langues AA. et à montrer les éléments communs dans le sumérien et l'AA.

Les idées de J. Przyluski sur l'existence ancienne d'un long chaînon linguistique représenté par des relations entre les langues AA. avec d'une part les langues indo-européennes et océaniques, d'autre part avec le japonais, ont été développées, plus tard par Nobuhiro Matsumoto, Paul Rivet, Charles Kenneth Parker, F. B. J. Kuiper.

Nobuhiro Matsumoto a essayé, pour la première fois, de démontrer l'existence de relations linguistiques entre les langues AA. et AN. avec le japonais, dans un livre publié dans la série des monographies « ASIATICA », fondée et dirigée par J. Przyluski (*Le japonais et les langues Austroasiatiques*, Paris, 1928). Ce travail contient un vocabulaire comparé comprenant une centaine de mots pris dans les langues MK., Mud., AN., japonaise et le Riou-Kiou. Dans ce vocabulaire, la liste des mots n'est pas homogène d'une langue à l'autre; de plus, on n'y trouve que quelques mots pris des langues Mud.; enfin, certaines étymologies sont douteuses, par ex., le mot désignant le mari en khmer, car « phdey » est d'origine sanskrite. A part ces quelques réserves le vocabulaire de N. Matsumoto a mis en évidence les rapports linguistiques d'une grande quantité de mots de base dans les langues MK., japonaise, Riou-Kiou et AN. D'autre part, en analysant ce vocabulaire, on peut remarquer que le japonais est plus proche des langues AN. que des langues MK.

Paul Rivet, ethnologue et linguiste, dans un article intitulé « sumérien et océanien » (*BSLP*, XXIV, 1929) a voulu, d'une part, réunir les langues AA. aux langues AN. et australiennes, d'autre part, marquer certaines connexions ethnologiques et anthropologiques entre l'Océanie et le Monde Méditerranéen. Du point de vue linguistique, il pense qu'on peut relever des mots « océaniques » dans l'indo-européen.

En faisant un pas hardi dans le développement de cette théorie, P. Rivet reprenait en partie les idées de Marcel Cohen qui pensait que l'Indo-européen avait emprunté certains mots d'origine AN. (*BSLP*, XXVII, fasc. 2, pp. 48-62).

Pour l'auteur, les langues MK. et Mud. formaient le lien entre sumérien et langues océaniques. Selon lui, les langues Mud. avaient occupé autrefois des territoires bien plus étendus que ceux où elles sont actuellement confinées, et leur lexique contient une quantité de mots communs avec le sumérien.

Dans le domaine des langues AA., les faits linguistiques énoncés par l'auteur, dans la mesure où ils sont authentiques, méritent d'être pris en considération car ces contacts auraient eu lieu à une époque très ancienne qu'il place au 5^e millénaire. Pour soutenir sa théorie, P. Rivet a constitué un vocabulaire comparé comprenant plus de cent mots pris

dans les divers groupes de langues citées, mais ce vocabulaire présente deux faiblesses qui sont : le fait qu'il omet de mentionner les noms des langues dans chaque groupe, et la répétition d'un certain nombre de mots.

Guillaume de Hevesy a mis en cause les travaux de P. Rivet parce que ce dernier avait soutenu la théorie de W. Schmidt sur les langues AA. (Du danger de l'emploi des termes « langues austroasiatiques » et « langues austriques ». *Atti del III^o Congresso Internazionale dei linguisti*, Roma 1933). Pour la première fois depuis la parution du travail de Schmidt, celui-ci était vivement critiqué. Et G. de Hevesy critiquait non seulement la théorie de Schmidt, rejetant l'existence de la famille des langues AA. et niant complètement la parenté entre les langues Mud. et MK., mais aussi sa personne. Les critiques de Hevesy ne portent que sur quelques aspects de la théorie de Schmidt et elles ne sont pas bien fondées; nous en voulons pour exemple, l'affirmation sur l'origine récente de l'infixation dans les langues Mud., l'impossibilité de l'emploi du khmer sans se servir des infixes, l'hypothèse de Hevesy sur l'existence de plusieurs familles de langues basées sur les quatre races différentes d'Indochine.

D'autre part, les critiques de G. de Hevesy ne sont pas sincères, car s'il nie la parenté entre les langues MK. et les langues Mud., c'est dans le but d'élaborer sa propre théorie sur la parenté des langues Mud., avec les langues finno-ougriennes (*Die Munda-sprachen Indiens Finnish-Ugrische Sprachen. Atti del III^o Congresso Internazionale dei Linguisti*, Roma, 1933, pp. 275-284). Mais dans son dernier travail, la plupart des mots qu'emploie G. de Hevesy pour sa comparaison entre les langues Mud. et finno-ougriennes, existent parallèlement dans les langues MK. De ce fait, des recherches sur des contacts, non seulement entre les deux groupes de langues étudiées par G. de Hevesy, mais aussi entre les langues AA. et finno-ougriennes, dans l'ensemble, mériteraient d'être entreprises dans le futur.

Charles Kenneth Parker, dans la première partie de son dictionnaire (*A dictionary of Japanese compound verbs*, Tokyo, 1939) a fait une étude comparative du japonais avec les langues TB. et les langues MK. Selon cet auteur, le terme « Môn-Khmer » doit être employé à la place du terme « austroasiatique ». Dans le groupe MK. conçu par lui, on trouve les langues Mud., les langues de ML., les langues Nic., le vietnamien, le « Miao » et les langues Môn-Khmer proprement dites. Mais la liste de mots constituée par cet auteur, ne peut pas être considérée comme un argument valable, pour rattacher les langues miao-yao au groupe MK., son argumentation utilisant plutôt des matériaux ethnologiques et historiques.

Thomas A. Sebeok (*An examination of the Austroasiatic language family*, *Language*, 18, 1942, pp. 206-17) a fait une classification des langues AA. à partir d'une analyse critique des précédents travaux tant linguistiques qu'ethnologiques concernant les relations extérieures de ces langues avec d'autres familles linguistiques. Dans sa classification,

on trouve 100 langues et dialectes qu'il a répartis en trois groupes : langues MK., langues Mud., langues VM. D'après cette classification, le groupe MK. comprend les langues chames, Nic., khasi et MK., mais l'auteur a fait une erreur en classant le khmer (l. 102) dans un groupe MK., et le « Cambodian » (l. 211) dans le sous-groupe des langues chames, alors que les deux mots (khmer et cambodgien) désignent une seule et même langue. Le rattachement que fait l'auteur des langues VM., chames, himalayennes, à la famille AA., n'est pas un fait nouveau puisqu'il avait déjà été fait par J. Przyluski. Le rattachement des langues himalayennes dites « langues pronominalisées » a été contesté par H. Maspero (*LM.*, 19, pp. 623), puis par Robert Shafer qui les a classées dans les langues TB. (Classification of some Languages of the Himalaya, *J. Bihar Res. Soc.*, vol. 36, 1950, pp. 192-214). Th. A. Sebeok a réservé une place importante de son article à l'analyse détaillée à la théorie de W. Schmidt. Il a critiqué certaines affirmations erronées de Schmidt sur les langues Mud., mais il ne rejette pas l'idée principale de cette théorie qui, selon lui, est valable dans la mesure où elle ne fait pas obstacle à de futures recherches.

F. B. J. Kuiper a considéré les langues MK. comme des langues formant le lien entre les langues Mud. et les langues indonésiennes (Munda and Indonesian, *Orientalia Neerlandica*, Leiden 1948, pp. 372-401). Après avoir défendu la théorie de W. Schmidt sur les langues AA. et austroasiatiques contre les critiques de G. de Hevesy, l'auteur l'a développée en faisant des recherches détaillées sur certaines idées principales énoncées par W. Schmidt.

L'auteur pense que la suffixation dans les langues Mud. est apparue pendant la période védique et que dans les langues AN., elle constitue le résultat d'un dernier développement. Selon lui, la structure monosyllabique des mots dans les langues MK. est le résultat d'un développement général concordant avec la même tendance dans les autres langues de l'Indochine. Ce qui est nouveau dans son travail, c'est l'analyse du phénomène de nasalisation dont il étudie, en détail, le processus de développement. Dans les langues Mud. et MK., l'auteur a pu noter des mutations fréquentes dans les consonnes suivantes : $m \infty bh, ph$; $n \infty g, k, h$; $\eta \infty y, j, c, s$. La remarque de l'auteur sur la nasalisation dans les langues MK. n'est pas sans importance : elle a transformé la structure des mots et développé la formation des préfixes et infixes. Dans la langue sédang, Kenneth D. Smith a calculé que 47 % des mots de son lexique étaient terminés par des consonnes nasales (Eastern North Bahnaric, Cua and Kotua, *MKS*, IV, 1973, pp. 117).

Dans les langues Mud., c'est par l'analyse des mots munda empruntés par le sanskrit que Kuiper a pu déterminer le caractère secondaire de la nasalisation.

Un autre travail de l'auteur porte sur l'étude générale des mots munda empruntés par le sanskrit (Proto-Munda Words in Sanskrit, *Verhandeling der Koninklijke nederlandse Akademie van Wetenschappen AFD. Letterkunde*, Nieuwe Reeks Deel Li, n. 3, Amsterdam, 1948, pp. 1-163). Contrairement à ce qui avait été fait jusqu'à présent,

c'est-à-dire des recherches sur les mots sanskrit empruntés par les langues AA., Kuiper a pu déterminer plus de deux cents mots du « Proto-Munda » empruntés par le sanskrit; « Proto-Munda » désignant pour l'auteur l'état ancien de cette langue constituant une branche de la famille AA. La détermination des mots munda dans le sanskrit n'est pas une tâche facile du fait que ces mots ont été profondément assimilés, et l'analyse de ces mots a permis à l'auteur de trouver dans le « Proto-Munda » les faits suivants : emploi intensif des préfixes comme procédé morphologique, introduction de suffixes due à l'influence du dravidien qui fut en contact permanent avec les langues Mud. pendant les derniers 4000 ans, existence d'une nasalisation et d'une prénasalisation héritée de la langue « austrique », pauvreté du système consonantique. La variation consonantique ($d/t \sim dh/th$; $d \sim r \sim l$; $g \sim k > h$; $y \sim j$ (c, s), constatée par l'auteur peut être comparée à celle ayant eu lieu dans les langues MK.

Le fait que l'auteur a le plus souvent, restitué les correspondances lexicologiques des mots munda empruntés par le sanskrit, avec les langues MK., permet de comprendre l'origine de ces mots communs, dont il reste à faire une datation préalable, avant de rechercher la période de séparation de ces deux groupes de langues à partir d'une langue commune.

George Coédès, bon connaisseur des langues de culture, anciennes et modernes de l'Indochine, a aussi consacré, en dehors de son travail épigraphique, une partie de ses recherches aux relations et à la répartition de ces langues. Dans son aperçu sur « *Les langues de l'Indochine* » (Conférence de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris, VIII, 1940-48, pp. 63-81), G. Coédès a noté que la structure disyllabique actuelle des mots dans les langues MK. est sensiblement altérée par suite de contacts prolongés avec des langues tai. En analysant le travail de Paul K. Benedict sur les langues de l'Asie du Sud-Est, il a exprimé son scepticisme devant des études de reconstructions qu'il considère comme prématurées tant qu'on n'a pas fait appel aux documents anciens. Enfin, pour ce qui est des relations entre langues MK. et vietnamien, il est convaincu du caractère foncièrement môn-khmer du vocabulaire vietnamien et du caractère foncièrement tai de son système tonal. Selon G. Coédès, la question que l'on doit se poser est de savoir si une langue MK. sans ton a adopté le système tonal tai ou bien si une langue tai a incorporé une partie considérable du vocabulaire môn-khmer. Quant à lui, il semble vouloir accepter le concept d'une langue formée par symbiose prolongée d'une langue MK. sans ton et d'une langue à ton.

Dans le chapitre consacré aux langues dans son livre intitulé *Les peuples de la Péninsule Indochinoise* (Paris, 1962), G. Coédès a essayé d'expliquer la situation linguistique de l'Indochine au x^e siècle de notre ère, à l'aide de témoignages épigraphiques. Selon lui, le birman a été précédé par une autre langue de la même famille, le « pyu »; le môn était en usage dans une grande partie du bassin du Ménam, alors que le khmer était en usage sur un domaine dépassant largement les limites

de l'actuel Cambodge et comprenant le delta du Mékong, le plateau de Kôrat, une partie du bassin du Ménam; quant au cham, il était en usage tout le long de la côte de l'actuel Centre Vietnam. Toujours selon G. Cœdès, le siamois et le laotien n'étaient pas attestés et le vietnamien n'était pas parlé au Sud de l'éperon montagneux de Hoanh-Sôn. La situation linguistique établie par l'auteur nous permet d'entrevoir l'existence d'autres langues qui étaient en usage pendant cette période, mais qui ne possédaient pas encore d'écriture.

Prenant la cordillère annamitique comme barrière naturelle de séparation linguistique, G. Cœdès a émis l'idée que les langues AA., à savoir les langues MK., devaient occuper le domaine situé à l'Ouest de la cordillère, et les langues AN. le domaine situé à l'Est. Mais il n'a pas pris en considération les groupes de langues parlées par des minorités montagnardes.

A. G. Haudricourt a publié une série d'articles sur les langues MK. qu'il a étudiées sur le plan phonologique, et en particulier sur la place du vietnamien parmi ces langues. Ses travaux dans ce domaine l'ont conduit à mettre en cause la théorie de Henri Maspero sur la classification des langues de l'Indochine en langue variotoniques et monotoniques. Dans un article écrit en collaboration avec André Martinet, et traitant du problème de l'évolution phonologique des langues du Sud-Est Asiatique (Propagation phonétique ou évolution phonologique? Assourdissement et sonorisation d'occlusives dans l'Asie du Sud-Est, *BSLP*, XLIII, 1946, pp. 82-92), A. G. Haudricourt a tenté d'expliquer l'assourdissement des occlusives sonores dans certaines langues MK., comme étant le résultat d'une contagion phonétique produite sous l'influence du tai. Selon lui, les langues les plus affectées ont été le khmer et le môn, tandis que d'autres langues MK. (par ex. le bahnar) parlées dans les zones montagneuses n'ont pas été atteintes par cette contagion phonétique. Pour lui, à partir de l'assourdissement des occlusives sonores s'est produit un processus auquel il donne le nom de « transphonologisation », phénomène selon lequel une opposition consonantique est remplacée progressivement par une opposition prosodique. C'est à partir de l'étude sur cette évolution phonologique définie par A. G. Haudricourt et A. Martinet que se sont développées différentes recherches sur le problème de l'apparition des tons dans le vietnamien, et des registres dans la plupart des langues MK.

Plus tard, A. G. Haudricourt a démontré un autre fait linguistique dont l'existence est commune aux langues MK., tai, chames et VM. : ce sont les consonnes préglottalisées et glottalisées (Les consonnes préglottalisées en Indochine, *BSLP*, 46, pp. 172-182). En écrivant ce travail, Haudricourt a voulu compléter des lacunes dans la description des consonnes sonores dans son précédent travail. Il a expliqué qu'à côté de ces consonnes, il existe dans les langues sus-citées, des « sonores glottalisées » dont la glottalisation présente un trait pertinent dans la différenciation sémantique. L'analyse de ces consonnes a permis à l'auteur de déterminer l'intrusion des langues « malayo-polynésiennes » dans la chaîne annamitique et dans la péninsule malaise. Selon lui, ces

langues se présentent comme conquérantes, vis-à-vis des langues MK. qui sont autochtones en Indochine. La glottalisation existait dans le thai commun, elle est apparue à une époque postérieure dans les langues MK., et elle apparut dans chaque langue à des périodes différentes. La datation probable de la période d'apparition des consonnes glottalisées dans le môn, le muong, le cham (avant l'an mil de notre ère), dans le khmer et le vietnamien (avant le XVII^e s.), reste à être vérifiée, car s'il est confirmé, le phénomène linguistique découvert par l'auteur aurait pu transformer une grande partie de la structure phonétique de chaque langue. La grande préoccupation de A. G. Haudricourt a été le développement de sa thèse qui consiste principalement à expliquer l'apparition des tons dans le vietnamien et à le rattacher à la famille AA. Après avoir critiqué la théorie de H. Maspero sur l'origine tai du vietnamien, A. G. Haudricourt n'a pas admis le concept de « fusion des langues ». Selon lui, l'apparement généalogique doit être fondé sur le vocabulaire de base et la structure grammaticale. Mais le vocabulaire de base dans les langues MK. et le vietnamien, comparé par lui, est maigre; il donne les mots désignant le riz et les différentes parties du corps (la place du vietnamien dans les langues AA., *BSLP*, 49, 1935, pp. 122-128). Dans son étude sur les langues de l'Indochine, A. G. Haudricourt a pu déterminer les consonnes préglottalisées qui existent parallèlement dans deux langues MK. (*Ethnologie de l'Union Française*, t. II, Paris, 1953, pp. 524-537). Selon l'auteur, le mnong et le bahnar ont à côté d'une série d'occlusives sonores ordinaires (b, d, j, g), une série de préglottalisées comprenant des occlusives et des sonantes ('b, 'd, 'j, 'ng, 'n, 'h, 'm, 'l, 'y). Puis sur la base des consonnes préglottalisées dans les mêmes mots dans le mnong, le bahnar et le vieux môn, il en est arrivé à affirmer qu'« il n'y a pas lieu de douter de la parenté entre le vietnamien et les langues MK. » (p. 530).

A. G. Haudricourt a aussi essayé de trouver des correspondances entre la formation des tons dans le vietnamien et les mutations consonantiques dans les langues MK. (L'origine des tons dans le vietnamien *JA.*, 1954, pp. 69-82). Dans un article consacré à l'examen des problèmes que pose la parenté des langues AA. avec les langues chames, tai, miao-yao et VM., cet auteur a tenté de résoudre le problème des relations linguistiques de ces langues, car les opinions déjà exprimées par des chercheurs sont divergentes (*The limits and connections of Austroasiatic in the Northeast*, *SCAL*, London, 1966, pp. 44-67). A. G. Haudricourt a rejeté l'idée d'un apparement des langues chames aux langues AA. et il les a rattachées aux langues AN. Après avoir reconstruit une dizaine de mots de base dans les langues miao-yao et MK., il a posé l'idée que les langues miao-yao formaient un lien linguistique entre les langues AA. et TB. Mais, l'impossibilité de trouver d'autres mots communs susceptibles d'être reconstruits a amené l'auteur à exprimer une opinion ambiguë sur les langues miao-yao. De même, pour les langues « daiques », il a émis l'idée que la comparaison de ces langues avec les langues AA. était aussi nécessaire que leur comparaison avec les langues AN. Mais l'importance de cet article réside dans le fait que son auteur a pu, cette fois, trouver des correspondances valables entre les

« inflexions » tonales dans le vietnamien et les terminaisons consonantiques des langues AA., grâce aux apports des récentes études de G. H. Luce, de G. K. Izikowitz et de W. A. Smalley. Malgré cela, et quoique l'auteur n'ait pas ménagé ses critiques envers le travail de H. Maspero, on ne peut que constater que c'est le travail de ce dernier qui constitue le matériel scientifique que A. G. Haudricourt a utilisé pour l'élaboration de sa théorie sur l'origine des tons dans le vietnamien.

Robert Shafer, après avoir restitué des correspondances lexicologiques entre les langues MK. du Nord et certaines langues TB., a émis l'hypothèse de l'existence d'une super-famille linguistique comprenant les langues AA. et sino-tibétaines, qui ne seraient pas aussi étroitement liées que des langues sœurs, mais seraient comme des langues cousines, comme par exemple le hittite par rapport à l'indo-européen (*Études sur l'Austroasien, BSLP*, t. 48, 1952, pp. 111-158). En partant de cette hypothèse l'auteur a exprimé l'idée que la solution au problème de l'appartenance généalogique de ces langues dépend, en partie du progrès des études phonologiques et lexicologiques, mais aussi en partie des questions ethniques, archéologiques et historiques. Selon lui, si les préfixes des langues AA. et AN. ne sont pas, à première vue, semblables aux préfixes sino-tibétains, cela n'est pas étonnant, car dans une même langue, comme par exemple le rong qui est une langue koukois, les préfixes ne se ressemblent souvent pas. D'autre part, l'auteur pense que si les comparaisons ne peuvent pas résoudre le problème des affinités éloignées entre les langues AA. et sino-tibétaines, ils peuvent, au moins, être l'indication de l'influence d'une langue substrat. Étant donné que R. Shafer est aussi un ethnologue, il considère les faits linguistiques comme des matériaux utiles aux études ethnologiques. Et pour lui, les études sur les langues AA. sont aussi importantes pour la linguistique comparée des langues AA. et AN. que pour les renseignements qu'elles donnent sur la préhistoire de l'Asie du Sud-Est et de l'Inde. C'est ainsi que, par l'étude lexicologique, il a pu déterminer que les khasi et les palaung, qui sont maintenant séparés, avaient dû autrefois occuper des territoires voisins. Le vocabulaire comparé utilisé par R. Shafer comprend plus de 160 mots dont la plupart ont été reconstruits par lui. C'est un témoin nécessaire pour ses différentes hypothèses qui méritent d'être prises en considération, car il a eu la prudence de mentionner que les mots employés dans la comparaison pouvaient être des emprunts ou des parallèles fortuits. Mais lorsqu'on retrouve ces mêmes mots dans des langues MK. de l'Est et que, d'autre part, le choix et la transcription de ces mots sont faits d'une façon minutieuse, la question des emprunts et des parallèles fortuits peut être écartée.

Dix ans plus tard, les parallélismes entre les langues AA. et TB. ont été examinés et développés de nouveau par R. A. D. Forrest, dans son étude comparative des préfixes et d'un vocabulaire comprenant environ 70 mots, étude portant sur les langues MK. (palaung, khasi, khmer) et le rong, langue classée dans la famille TB. (*The Linguistic position of*

Rong (Lepcha), *JAOS*, 82, 2, 1962, pp. 331-335). Le rong, qui est une des langues du Sikkim a été caractérisé par l'auteur, comme une langue non pronominalisée du groupe himalayen. Il a mis en doute le rattachement de cette langue aux langues TB., du fait qu'elle présente beaucoup de traits caractéristiques des langues AA. A ce sujet il a dressé un tableau de correspondances des préfixes nominatifs et causatifs entre le rong, le palaung, le khasi et le khmer. Et de cette comparaison, il s'est avéré que le rong possédait des préfixes nasalisés comme les langues MK., mais la question de parenté devient plus compliquée parce qu'on n'a pas trouvé d'infixes dans le rong.

A. I. Blinnov, en faisant le compte rendu de la théorie de W. Schmidt, concernant l'existence des langues AA., en a fait la critique et a conseillé le rejet complet de cette théorie (Au sujet du problème de l'existence de la famille linguistique austroasiatique, in *Sovietskoye Vostokovedenie*, n° 2, Moscou, 1956, en russe, pp. 153-57). Dans ses critiques, il semble qu'il ait repris les anciennes critiques de G. de Hevesy sur la différence morphologique entre les langues Mud. et MK., et qu'il n'ait pas compris que la structure moderne d'une langue peut provenir des influences exercées sur elle au cours de son histoire par les langues environnantes, et que cette structure n'explique pas son origine généalogique. Cet auteur a aussi rejeté les relations de parenté, d'une part entre langues MK. et langues Mud., d'autre part entre les langues MK. et le khasi. Tout en conseillant de ne pas faire des recherches sur les langues Nic. dans le cadre des langues AA., l'auteur a voulu démanteler tout le fondement théorique de ces langues. Le fait qu'il ait critiqué l'emploi du terme « austroasiatique » dans la littérature scientifique, qu'il l'ait banni de ses articles, et qu'il ait loué J. F. Forbes, G. de Hevesy et G. Maspero dont l'activité principale n'était pas le domaine linguistique, conduit à mettre en doute l'objectivité de ses opinions, car on ne peut considérer comme fondées les critiques d'auteurs qui n'ont pas bien assimilé les travaux qu'ils attaquent.

A. Y. Chevelenko s'est totalement opposé aux opinions de A. I. Blinnov, dont il a réfuté, point par point, les critiques erronées (Encore au sujet de la famille linguistique austroasiatique, en russe, in *Sovietskoye Vostokovedenie*, n° 1, 1958, Moscou, pp. 101-106). Cet auteur qui a contribué à la connaissance des langues AA., pense que les articles dans le khasi correspondent aux mots-outils employés dans d'autres langues MK., pour faire la différence entre les substantifs animés et non animés. A côté de faits linguistiques, il a aussi employé des faits archéologiques pour déterminer l'ancien habitat des langues AA. qui, selon lui, était la région située dans le Sud de l'Himalaya et du Tibet. Il pense que le môn et le khmer étaient deux langues principales autour desquelles se formèrent les divers parlers et dialectes de l'Indochine. Sa datation - 2^e millénaire de notre ère - du commencement du démembrement des langues MK., à partir d'une langue commune s'est trouvée par la suite justifiée par les études lexicostatistiques faites sur ces langues par David Thomas (More on Mon-khmer Subgrouping, *Lingua*, 25, 19-70, p. 404).

Y. A. Gorgoniev, spécialiste de la langue khmère, s'est intéressé au problème des langues MK. dans son travail sur le classement de ces langues, et il a donné de nouvelles délimitations linguistiques des langues AA. à l'aide de matériaux dont la plupart ont été publiés en langue chinoise (voir : Au sujet de la place de la langue khmère parmi les langues de l'Asie du Sud-Est, in *Les langues de la Chine et de l'Asie du Sud-Est*, en russe, Moscou, 1963). L'auteur a déterminé les langues MK. mal connues, situées dans la province de Yunnan, telles les langues boulan, va, la, pu-man. Il a aussi classé comme langues austroasiatiques des langues parlées à Formose et connues sous le nom de langues suoy. Mais ces dernières ont été rattachées par N. A. Nevski à la famille des langues « malayo-polynésiennes » (*Matériaux sur les langues suoy*, Leningrad, 1935, en russe). Y. A. Gorgoniev n'a pas accepté le point de vue de A. G. Haudricourt concernant le rattachement de la langue vietnamienne aux langues AA. Il a aussi trouvé que son argumentation sur l'origine des tons en vietnamien n'était pas encore valable pour tous les types de syllabes. Y. A. Gorgoniev a contribué à mieux faire comprendre les relations extérieures des langues MK. avec son étude sur les parallélismes entre les langues sino-tibétaines et MK. Par comparaison des consonnes finales des syllabes dans les langues khmère, vietnamienne, chinoise, il a émis l'idée que si le système des consonnes finales dans les dialectes chinois du Sud présente une correspondance avec celui des dialectes chinois du Nord et celui du vietnamien, alors, le système des finales du vietnamien présenterait une correspondance avec celui des langues MK. et chinoises. Sur le plan lexicologique, il a comparé environ 80 mots pris seulement dans le khmer et le chinois archaïque. Quantité de ces mots peuvent être considérés comme des mots de culture que le khmer a emprunté au chinois à une époque récente. Sur le plan grammatical, les points de ressemblance suivants entre le khmer et le chinois ont été attestés par cet auteur : emploi des verbes comme des morphèmes modaux, relations des substantifs avec d'autres mots à l'aide des mots-outils, ordre des mots, absence d'éléments formels dans la distinction des parties du discours. Il faut cependant remarquer que si les parallélismes grammaticaux existent entre le khmer et le chinois, ils existent aussi avec d'autres langues de l'Asie du Sud-Est.

Dans une autre étude, Y. A. Gorgoniev a démontré, par une comparaison de mots de base tirés des langues sino-tibétaines et MK., que l'on peut employer les matériaux des langues MK. pour l'étude du chinois archaïque (Au sujet de l'emploi systématique des matériaux des langues môn-khmer dans l'étude du chinois archaïque, in *Istoriko-filologičeskie Issledovanye*, Moscou, 1967, pp. 73-80, en russe). La comparaison des mots dans les langues sus-citées, a permis à l'auteur de constater les concordances phonétiques du mot chinois de structure (C+i/yi+C) avec le mot khmer de structure (C+l/r+V+C). Mais cette structure du mot khmer ne peut pas être généralisée dans d'autres langues du même groupe. La voie tracée par Y. A. Gorgoniev apporte un procédé nouveau dans la recherche lexicologique liée étroitement à l'élaboration des concordances phonétiques dans des langues comparées. Ce procédé a permis à l'auteur de trouver des mots communs dans les

langues MK. les plus archaïques. A l'inverse, il serait peut-être possible d'employer ce même procédé pour reconstruire la langue môn-khmer commune, par l'emploi des matériaux des anciennes langues chinoises et tibétaines.

Comme Robert Shafer, A. Gorgoniev, en faisant ses recherches, a voulu montrer que dans les langues MK. et sino-tibétaines il existait quantité de mots de base qui présentaient des concordances phonétiques et sémantiques.

Heinz-Jurgen Pinnow, un des spécialistes des langues AA., a fait la classification des langues MK., Mud., Nic., ML., à l'intérieur de la famille AA., sur la base des concordances phonologiques, lexicologiques et morphologiques entre ces langues, qu'il avait réussies à établir au cours de ses précédentes études (*The position of the Munda Languages within the Austroasiatic language Family, LCSEAP, London, 1963, pp. 140-152*). Ce travail rassemble les idées qu'il avait exprimées dans de précédentes publications et peut être considéré comme le prolongement et le développement des principales idées exprimées par W. Schmidt dans son travail publié en 1907.

Dans son travail, avant de faire la classification générale des langues AA., il a procédé à la classification partielle de chaque groupe de langues en fonction des concordances entre chaque langue, à chaque niveau linguistique.

Sur le plan phonologique, H. J. Pinnow a trouvé, dans les langues AA. les points communs suivants : voyelles centrales, antérieures et arrondies (i, ə, u, γ, y, ø); opposition quantitative des voyelles, consonnes occlusives voisées et non voisées, aspiration, consonnes glottalisées (non plosives), groupes consonantiques. L'auteur a affirmé que dans le « proto-AA. » il n'existait pas de tonème, mais son affirmation sur l'existence de tonèmes dans le môn et le srê, comme développement secondaire, n'est pas fondée puisque l'auteur n'a rien dit sur la différence entre les registres de voyelles et les tonèmes.

Sur le plan lexicologique et morphologique, H. J. Pinnow a proposé de prendre en considération les correspondances entre plusieurs facteurs principaux, à savoir, emploi des préfixes et suffixes, traitement des infixes, reduplication et répétition des mots, emploi des numéraux et coefficients numéraux, emploi des formes composées, relation entre le déterminé et le déterminant, position des mots dans la phrase. Puis, en considérant les concordances linguistiques trouvées entre différents groupes de langues, il a commencé à faire des hypothèses sur le problème de l'émigration des peuples austroasiatiques et à établir la classification des langues. Contrairement à ses prédécesseurs, H. J. Pinnow a pensé que les Munda avaient été les premiers à quitter leur habitat d'origine, et auraient émigré vers l'Ouest. Les « Proto-Nicobar » seraient descendus vers le Sud et auraient vécu sur la côte avec les Mon-khmer, avant d'émigrer vers les îles de l'Océan Indien.

Les langues AA. ont été réparties, par Pinnow, en deux groupes principaux : le groupe oriental « khmer-Nicobar » et le groupe occidental « Nahali-Munda ». L'auteur a rattaché les langues MK., Nic. et ML. au

groupe AA. oriental. En réunissant ces langues dans le groupe « khmer-Nicobar », il a émis l'hypothèse d'une possibilité de reconstruire le « Proto-khmer-Nicobar » à partir des langues MK., Nic., ML. et Khasi. On peut trouver son classement détaillé du groupe AA. occidental « Nahali-Munda » dans un autre travail (*A comparative study of the Verb in the Munda Languages*, *SCAL*, 1966, pp. 96-193). Une autre classification détaillée des langues AA. a été faite par cet auteur, dans son énorme travail sur la phonologie comparée des langues AA. (*Versuch Einer Historischen Lautlehre der Kharia-sprache*, Wiesbaden, 1959, 532 pp.).

On doit remarquer que, dans tous ses classements des langues AA., H. J. Pinnow n'a jamais rattaché le groupe VM. aux langues AA. Mais il a estimé que les langues VM., de même que les langues chames, étaient des langues formées avec le « substratum » austroasiatique. Le point de vue de H. J. Pinnow concernant les langues VM. a été critiqué par A. G. Haudricourt (*SCAL*, 1966, p. 51) et n'a pas été suivi par les linguistes écrivant dans MKS.

Michel Ferlus, continuateur des idées de A. G. Haudricourt, a rattaché toutes les langues VM. à la famille AA. (Le groupe Viet-Muong, *ASEMI*, vol. V, n. 1, 1974, pp. 69-77). Il a développé, d'une façon détaillée, le processus de formation des tons du groupe VM. en rapport avec la mutation des occlusives sonores et des consonnes finales. Mais, il est prématuré de généraliser ce processus à d'autres langues du même groupe, nouvellement citées par l'auteur, et dont la structure phonétique est encore mal connue.

* .

En se référant aux différentes classifications des langues MK. et des autres langues AA., établies par les auteurs dont nous avons fait l'étude critique des publications, et en prenant en considération les récents travaux de David A. Thomas et Robert K. Headley (*More on Mon-khmer Subgrouping*, *Lingua* 25, 1970, pp. 398-418), de Michel Ferlus (*Délimitation des groupes linguistiques Austroasiatiques dans le Centre Indochinois*, *ASEMI*, vol. V, n. 1, pp. 15-23; *Les langues du groupe Austroasiatique-Nord*, *ASEMI*, vol. V, n. 1, pp. 69-77), de Marie Martin (*Remarques générales sur les dialectes Pear*, *ASEMI*, vol. V, n. 1, pp. 25-37), ainsi que du récent et important travail de feu Y. A. Gorgoniev, qui donne un aperçu général des langues MK. (*Les Langues Mon-khmer*, en russe, Moscou, 142 pp., sous presse), il nous a été possible d'établir, avec les améliorations et les réajustements que nous avons jugé nécessaires, une classification générale et provisoire des langues et dialectes des groupes linguistiques MK., Mud., Nic., ML. et VM., à l'intérieur de la famille linguistique austroasiatique¹.

(1) Dans la classification suivante, nous avons pris soin de noter entre parenthèses les autres appellations de la langue ou du dialecte, qui a été mentionné en début de ligne.

Les noms de dialectes d'une langue sont cités sans parenthèse sur la même ligne que le nom de cette langue.

I. *MUNDA*

A. Sous-groupe Oriental (Kherwari-korku).

1. Santali (2.961.324, Bh.),
2. Mundari (600.000, P.),
3. Ho (Larka Kol, Kol) (400.000, P.),
4. Bhumij (360.000),
5. Birhar (15.000, P.),
6. Koda (Kora) (25.000, P.),
7. Turi (4.000, P.),
8. Asuri (5.000, P), Brijia, Manijhi,
9. Korwa (34.000, P.),
10. Korku (Kurku) (170.000, P); Mowasi (17.896, Bh.).

B. Sous-groupe Méridional (Kharia-Sora).

1. Kharia (160.000, P); Erenga-Kharia, Paharia-Kharia,
2. Juan (Patua, Patra-Saara) (16.000, P.),
3. Sora (Saora) (326.000, P.),
4. Paren (Parengi Poroja) (10.000, P.),
5. Gutob (Gadeba, Gudba) (32.500, P.),
6. Remo (Bonda) (2500, P.).

II. *MON-KHMER*¹

A. PEARIC.

1. Pear (Por),
2. Chong (Xong), Chong Leu, Chong Tr p,
3. Samre (Samree, Samray),
4. Saoc (Saoch, Angrak),
5. Suoy,
6. Khamen Boran (?).

B. *KHMER* (Cambodgien) (7.000.000, G.), Vieux khmer, khmer Surin (en Thaïlande, 500.000), khmer Bassac (au Vietnam du Sud, 550.000, G.).

Le nombre de locuteurs que nous donnons en chiffres pour chaque langue ou dialecte provient des travaux suivants :

G : Y. A. Gorgoniev, *Les Langues Mon-Khmer*, Moscou, sous presse (en russe) ;

P. : H. J. Pinnow, *Versuch Einer Historischen Lautlehre der Kharia-Sprache*, Wiesbaden, 1959 ;

F. : M. Ferlus, *ASEMI*, vol. V, n. 1, 1974 ;

Bh. : Bhattacharia ;

MKS. : Revue *Mon-Khmer Studies* ;

AF. : Alain Fournier, *ASEMI*, vol. V, n. 1, 1974.

(1) La classification intérieure des langues et dialectes Mon-Khmer a été élaborée d'une façon détaillée en collaboration avec les spécialistes des langues MK., Alexandre Iéfimov et Tamara Poyuibenko.

C. BAHNARIC.

— Nord-Bahnaric (Bahnar-Sédang) :

1. Bahnar (85.000, G.),
2. Rengao,
3. Sédang (40.000, MKS. III),
4. Halang (10.000, MKS. IV),
5. Jeh (10.000, G.),
6. Mo'no'm (Bo'nam),
7. Kay'ong,
8. Hrê (100.000, G.),
9. Cua (kor, kol) (10.000, MKS. II),
10. Takua,
11. Tadrach, Modra, Didra.

— Ouest-Bahnaric (Laven-Brao) :

1. Loven (Jru, Laven; Boloven) (60.000, G.),
2. Ngaheun (Hen, Nya Hôn, Prou),
3. Oi, The,
4. Laveh (Lavé)¹,
5. Brao¹, Kru'ng, Kravet,
6. Sok,
7. Sapuan,
8. Cheng (Jeng),
9. Sou (Suq, Sué).

— Sud-Bahnaric (Mnong-Maa) :

1. Stieng (36.100, G.),
2. Mnong Central, Preh, Biat, Bundr, Burung, Dih, Budong (23.000, G.),
3. Mnong du Sud, Nong, Prang (12.000, G.),
4. Mnong de l'Ouest, Gar, Chil, Kuanh, Ro'lo'm (12.000, G.),
5. Koho, Maa, Lac, Tring (80.000, G.),
6. Chrau (jro), Trao (20.000, G.).

D. KATUIC (So-Souei).

1. Katu, Thap (30.000, MKS. III),
2. Kantu,
3. Phu'ang (5.000, MKS. I),
4. Bru², Kaleu, Van kieu de Quang Tri², Galer, Mangkong, Tri (40.000, G.),
5. Pacôh, Phuong (8.000, MKS. I),
6. Ta'oïh (Ta Oy), Ong, Hin (Kha In) (6.000, G.),
7. Ngeq (Ngeh), Ngkriang, Khiang,
8. Kataang (Katang),
9. Kuy (Kuoy) (400.000? G.),
10. Lor, Klor,
11. Leun,

(1) P. Bitard dans « Rites agraires des Kha Braou » (*B.S.E.I.*, 27) appelle parfois les Brao (Braou) : Lavé.

(2) Certains vietnamisants appellent les Bru de Quang Tri : Van Kieu.

12. Ir,
13. Tong,
14. Souei,
15. So (Kha So),
16. Alak,
17. Kasseng, Talieng,
18. Tareng.

E. KHMUIC (KHAMOU).

1. Khmu (khmu', T'eng, Cáu, Cláu, Tayhay) (300.000, F.),
2. Mal (T'in) (18.000, D. Thomas et R. Headley),
3. Mrabri,
4. Yumbri,
5. Khao (Khang Ai),
6. Hat (Tay Hat),
7. Puoc (Puhooc),
8. Lamet (Lemet) (30.000, G.),
9. Kha Kwang Lim,
10. Kha Kon-ku',
11. Kha Doy,
12. Pheng (Theng, Phong).

F. MONIC.

1. Môn (Talaing), Vieux Môn, Môn Tang, Môn Tc, Môn Nya (1.500.000)¹,
2. Niakuol.

G. PALAUNGIC (PALAUNG-WA).

1. Palaung (Rumai, Ta-ang), Nam-Hsan, Mantôn, Darang, Tiorai, Wah, Kyusac, Kamkaw, Hupawng, Omachawn, Kwawnhai (139.000, P.),
2. Wa (Vü, Taloi)², Son, En (200.000, G.),
3. Lawa, Umpai, Bo-Luong, Mapa, Pa-Pao (Chaobon) (10.000, G.),
4. Danaw,
5. Kawa (170.000, G.)²,
6. Khamed,
7. Mang (Mang U),
8. Pu-Man (Bylan) (40.000, G.),
9. Pu-Ma,
10. Pale,
11. Praok.

H. KHASI.

1. Khasi (Khassia, Khosia, Kyi) (289.650, AF.),
2. Lyngngam,
3. Sunteng (Pnar) (69.908, AF.),
4. War (3.854, AF.),
5. Battoa,

(1) H. L. Shorto, *A Dictionnary of Modern Spoken Mon*, London, 1962.

(2) J. Scott et J. Hardiman (*Gazetteer of Upper Burma and the Shan States*, 1900) écrivent que Kawa (Kala) était le nom donné aux Wa par les Chinois.

6. Amwi, Lakadong,
7. Jirang (Mynnar).

III. *NICOBAR* (13.000, G.)

1. Ca Nicobar (Pu),
2. Chowra,
3. Teressa,
4. Nancowry, Kamorta, Trinkat, Kachel,
5. Lo-ang (dialecte du Grand Nicobar),
6. Ang (dialecte du Petit Nicobar),
7. La-mang-phe (Condul),
8. Shom-Peng.

IV. *MALACCA* (SAKAI-SEMANG)

A. SEMANG (2.000, P.) (SEMANG-PANGAN).

— Groupe un :

1. Kedah, Jerai, Yan, Siong,
2. Ula Semala,
3. Ijork,
4. Jarum,
5. Plus,
6. Pangan, Jalor, Sai, Ulu Patani, Teliang, Belinbing, Sam, Ulu Kelantan, Lebir, Galas, Kuala Aring, Ulu Aring, Kerbat,
7. 'Hill Semang,
8. Jehehr.

— Groupe deux :

1. Juru,
2. Beglie Semang,
3. Orang Benua,
4. Swamp Semang.

B. SAKAI (10.000, F.).

— Sakai Septentrional (sous-groupe du Nord) :

1. Kendering,
2. Grik,
3. Kennering,
4. Sungai Piah,
5. Po-Kloh (Sakai Bulit),
6. Plus Korbu,
7. Ulu kin ta,
8. Tanjong Rambutan,
9. Tembe (Tembi),
10. Lano (Lano'),
11. Ple Temiat (Ple Temer).

— Sakai Central (sous-groupe Sakai du Centre) :

1. Lengkuas (Sakai de Blanja),
2. Sungai Raya,
3. Ulu Bertang,
4. Berumban,
5. Jelai,
6. Serau,
7. Senoi (de Ulu Pahang),
8. Chadariang (Cendariang),
9. Tapah,
10. Ulu Gedang,
11. Sungkai,
12. Slim,
13. Orang Tanjong (de Ulu Langat),
14. Meni Kenta (Meni'Kenta'),
15. Menra (Men'ra').

— Sakai Méridional (sous-groupe Sakai du Sud) :

1. Sakai Selangor,
2. Orang Bukit (de Ulu Langat),
3. Besis (Bersisi), Ajer-Itam, Sepang (Besis de Kuala Langat),
Besis de Negri Sembilan, Besis de Malacca,
4. Seriting,
5. Ulu Palong,
6. Ulu Indau,
7. Beduanda (de chiong),
8. Jahol.

— Sakai Oriental (sous-groupe Sakai de l'Est) :

1. Sakai de Pulau Guai,
2. Krau,
3. Trenggunu (Krau Men de Ketiar),
4. Kerdau,
5. Kuala Tembeling,
6. Ula Tembeling,
7. Ulu Cheres.

C. JAKUN (JAKU'D) (10.000, P.).

1. Kenaboï,
2. Beduanda, Rasa, Ulu Selangor, Belandas de Kuala Langat,
Belandas de Negri Sembilan,
3. Mentra,
4. Ulu Batu Pahat, Sembrong (Orang Sembrong) Simpai, Kuala
Lemakau, Madek, Orang Laut de Singapour, Galang, Temiang,
Barok de Singkep, Barok de Linga,
5. Jahor.

V. VIET-MUONG

— Sous-groupe un :

1. Thavung, Phong¹, Soung,
2. Pakatan, Kha Bô, Kha Nam Om,
3. Kha Phong¹,
4. A-rem.

— Sous-groupe deux :

1. Poong, Katiam Pong Houk, Hung,
2. Không không,
3. Tum.

— Sous-groupe trois :

1. Sách, Kha Mu Gia, Tac-Cui,
2. Muong (Mol, Mong) (500.000), Muong Vang, Muong Thanh, Muong Bi, Muong Dong, Nguôn.

— Sous-groupe quatre :

1. Vietnamien, Vieux Vietnamien, Vietnamien du Nord, Vietnamien du Centre, Vietnamien du Sud.

La classification générale des langues et dialectes AA., faite ci-dessus est loin d'être complète et est susceptible d'être remaniée au fur et à mesure que se développeront nos connaissances sur ces langues. Les langues Diđey et Koraku, identifiées par S. Bhattacharya, n'ont pas encore trouvé leur place exacte dans le groupe Mud. (Some Munda Etymologies, *SCAL*, 1966, pp. 28-40). Il en est de même pour des langues AA., récemment attestées par des linguistes de la République Socialiste du Vietnam. A ce sujet, on peut citer : 1) les langues reconnues comme d'origine « Môn », telles des langues Khua, Mangkon, Chi, 2) les langues Khang, Sanmoul, Kop, Tolop, Tola, Laya, reconnues comme des langues « Mon-khmer », 3) les langues Tho, Konkha, Danlai, Liha, T'it, reconnues comme des langues « Viet-Muong » (I. E. Alochina, *Etničeskie-linguističeskie karakteristiki vo S.R.V. i problemi genetičeskie otnošenye vietnamskogo yazika*, Moscou, sous presse).

Les langues « pronominalisées » de l'Himalaya dont avait parlé Schmidt, et que J. Przyluski avait classées dans le groupe Mu., n'ont pas été rattachées ici, aux langues AA., car le rattachement de ces langues aux langues AA., a été contesté par H. Maspero (Les Langues Munda, *LM*) puis par S. Bhattacharya (*A Bonda Dictionary*), aussi pensons-nous que les études sur les relations généalogiques de ces langues ne sont pas terminées. J. Przyluski, lui-même, a remarqué que « faute de monographies suffisamment précises, la frontière entre les

(1) Certains auteurs mentionnent qu'il s'agit d'un seul et même groupe.

langues tibéto-birmanes et munda ne peut pas être tracée avec exactitude et que l'attribution de certains parlers à tel groupe linguistique est nécessairement douteuse et provisoire». Le doute de J. Przyluski a trouvé sa justification dans les études comparatives entre langues TB., langues Mud. et MK., de H. Maspéro, de R. Shafer, de D. Forrest.

Par l'existence d'un nombre considérable de mots de base communs, non seulement avec des langues MK., mais aussi avec d'autres groupes de langues AA., par l'existence du système des tons dans certaines langues MK. du Nord (Danaw, Lamet, Riang), et par le caractère secondaire de la formation du système des tons dans le vietnamien et de l'apparition du système des registres de voyelles dans des langues MK., phénomènes qui sont reliés étroitement aux périodes de mutations consonantiques dans ces langues (voir A. G. Haudricourt et A. Martinet, *BSLP*, XLIII, 1946; M. Ferlus, La langue Ong, Mutations consonantiques et transphonologisations, *ASEMI*, vol. V, n. 1, pp. 113-121; Kenneth J. Gregerson et Kenneth D. Smith, The Development of Todrah Register, *MKS*. IV, pp. 143-184), il nous est possible d'affirmer que les tons ne constituent pas l'obstacle majeur au rattachement du vietnamien à la famille des langues AA. Les recherches sur l'origine généalogique du vietnamien ont fait l'objet de tant de discussions scientifiques depuis qu'ont commencé des recherches sur les langues de l'Asie du Sud-Est, que cette question mérite d'être traitée avec prudence et une attention toute particulière. Dernièrement, en opérant seulement sur la base d'études lexico-statistiques, David Thomas et Robert K. Headley, ont rattaché le vietnamien et les autres langues de tout le groupe VM., à la « famille Mon-khmer » qui, selon eux, constitue l'une des quatre familles linguistiques (Munda, Mon-khmer, Malacca, Nicobar) dans le « phylum Austroasiatique » (More on Mon-khmer Subgroupings, *Lingua*, 1970). Nous pensons que la lexicostatistique n'est pas un moyen de détermination définitive des parentés de langues, surtout des langues AA., où l'on trouve des lexiques tabou ou spéciaux. Il en est de même pour l'étude de l'origine des tons. Pourtant, le problème du rattachement des langues VM. à la famille MK. serait en grande partie réglé si on pouvait reconstituer le système des affixes (à savoir les préfixes et infixes) dans ce groupe, en correspondance avec le système des affixes dans les langues MK.

En ce qui concerne les langues de Malacca et Nicobar, il reste à décider si elles appartiennent à la famille MK., comme l'ont pensé J. Przyluski puis Th. Sebeok, ou bien si elles constituent des groupes linguistiques indépendants à l'intérieur de la famille linguistique AA. Les langues de Malacca, situées dans des régions montagneuses d'accès difficile, restent encore un champ de recherches linguistiques important, étant donné que ces langues contiennent, dans leurs lexiques respectifs, l'ancienne couche austroasiatique. D'après W. W. Skeat et C. O. Blagden, les langues Sakai et Sémang emploient seulement des préfixes et infixes, tandis que les langues Jakun emploient en même temps des suffixes. D'autre part, H. J. Pinnow, en se référant à des informations données

par I. Carey a fait état de l'existence d'un système développé de conjugaison des verbes avec la personne et le nombre dans les langues Sakai (Personal Pronoms in the Austroasiatic languages : A Historical Study, *Lingua* 14, 1975, pp. 9). Quant aux langues Nic., bien qu'on puisse trouver chez elles de récents emprunts aux langues portugaise, birmane et aux langues de l'Inde, elles conservent dans leurs lexiques des mots de base caractérisés par la richesse des particules et suffixes de direction, des mots désignant les poissons et les instruments de pêche du fait de l'environnement maritime, des mots désignant les moments de la journée et les jours du mois (Frederik Roepstorff, *A Dictionary of the Nancowry dialect of the Nicobarese languages*, Calcutta, 1884). De par la longue période de démembrement à partir de la langue commune et de par la proximité sémantique des mots de base dans les langues Nic. et MK., les langues Nic. sont nécessaires pour l'étude de la reconstruction étymologique des mots communs dans les langues MK.

Les langues Mud. quant à elles forment un groupe plus homogène. Elles sont caractérisées par l'emploi intensif de suffixes, eux-mêmes influencés par des langues voisines. Selon H. Maspero (Les langues Munda, *LM*) ce sont ces suffixes qui établissent des relations morphologiques entre les mots, et ce sont eux qui fournissent toutes les marques de conjugaison de verbes. Depuis ces derniers temps, le caractère AA. de ces langues a été mis en évidence par les travaux comparatifs de F. B. J. Kuiper, de H. J. Pinnow et des linguistes de l'Inde.

Les langues MK. forment un groupe linguistique important dans le « phylum » AA. La répartition de ces langues en sous-groupes, à l'intérieur du groupe MK., a été faite jusqu'à maintenant, en fonction des différentes conceptions personnelles des auteurs. Elle a été faite, le plus souvent, en fonction de considérations géographiques, ethnologiques, historiques, de mots de base, de données de la lexicostatistique, et de concordances phonologiques. Aussi peut-on dire que toutes ces études n'ont pas encore atteint le stade des études comparatives générales sur le plan lexicologique et grammatical. La reconstruction phonologique de la plupart des langues MK. qui ne possédaient pas d'écritures a été élaborée, mais sur le plan diachronique, les études restent encore faibles. Pourtant le khmer et le môn possèdent des inscriptions datées depuis le ^{vi}e siècle, et à partir de ces documents, on a la possibilité de reconstruire le vieux môn et le vieux khmer qui, une fois reconstruits pourront servir de documents scientifiques solides pour toutes sortes de comparaisons dans le domaine des langues AA.

Une autre difficulté réside dans la détermination des langues qui portent les mêmes « ethnonymes » et dans l'évolution sémantique constatée dans l'emploi des termes « Mon-khmer » et « Austroasiatique ».

Ainsi le mot « Sakai », employé pour désigner un ensemble de parlers au Malacca, a été aussi employé récemment par Fan Hai Zat (Les peuples Mon-khmer du Nord Vietnam, thèse, Moscou, 1963), pour

désigner une minorité montagnarde vivant au Nord Vietnam et qui, selon l'auteur, est d'origine môn. Y. A. Gorgoniev a classé cette langue « Sakai », dans le sous-groupe khmou des langues MK. (Les langues Mon-khmer, en russe). Ce fait mérite d'être étudié, car la question se pose de savoir si les langues sakai de Malacca et la langue sakai du Nord Vietnam sont issues d'une même langue, et alors dans ce cas se reposerait le problème du classement des langues MK. et ML. qui serait susceptible d'être remanié. Dans les langues MK., les appellations par des ethnonymes semblables ou analogiques sont nombreuses. Ainsi, l'ethnonyme « khmer Boran », employé par Marie Martin pour désigner un dialecte Pear, terme qui a un caractère curieux, car le mot « Khmer Boran » peut se traduire par « khmer archaïque »¹.

Le terme « Mon-khmer », employé par Terrien de Lacouperie pour désigner un groupe de « langues mixtes », a reçu sa définition linguistique et même ethnique dans les travaux de W. Schmidt sur les langues MK. et AA.

Le terme « Mon-khmer-kolarien » employé par Cabaton et Aymonier (*Dictionnaire cam-français*, Paris 1906, préface), avait une signification proche de celle du terme « Austroasiatique » créé en même temps par W. Schmidt. Selon cet auteur, le terme « Austroasiatique » sert à désigner sept groupes de langues citées plus haut. Il a donné une définition géographique des langues AA. dont le domaine, aujourd'hui géographiquement morcelé, commence presque à l'extrémité la plus méridionale de l'Indochine, s'étend à travers toute la longueur de la péninsule, s'infléchit vers l'Hindoustan et s'y rattache à un autre groupe de langues; les traces de l'AA. semblent même se retrouver dans le Centre et l'Ouest de l'Himalaya. J. P. Przyluski (1928) a élargi le sens du terme « Austroasiatique » et en a expliqué la raison de la façon suivante : « Par "austroasiatique" nous entendons une famille de langues parlées aujourd'hui encore en Asie Méridionale, dont les représentants les plus caractéristiques sont le vieux môn et le vieux khmer, et dont la force d'expansion s'est épanouie sur un vaste domaine maritime » (*Le Japonais et les langues austroasiatiques*, Préface). Autrement dit, le terme « austroasiatique » proposé par J. Przyluski équivaut au terme « austrique » de W. Schmidt, car il est employé pour désigner l'ensemble des langues AA. et AN. Quant au terme « Mon-Khmer », il a été employé par J. Przyluski pour désigner l'ensemble des langues VM., MK., ML., Nic., et si on retranche de ce groupe les langues VM., il équivaut au terme « khmer-Nicobar » de H. Pinnow. Plus tard, Ch. K. Barker a proposé d'employer le terme « Mon-khmer » à la place du terme « austroasiatique ». Depuis lors, dans le domaine linguistique, le terme « Mon-khmer » tend à devenir le synonyme du terme « austroasiatique », et la signification de ce dernier tend à s'écarter de sa signification d'origine définie par W. Schmidt. C'est ainsi que selon les conceptions des auteurs, le terme « austroasiatique » a été employé, par A. G. Haudricourt pour désigner le vietnamien, par Ngien Kim Thau pour désigner les langues

(1) Ce terme paraît avoir été emprunté à Bastian.

MK., VM. ainsi que les langues tai (voir I. E. Alochina), par Nils M. Dolmer pour désigner l'ensemble des langues AA., AN. et sino-tibétaines (*The morphological Structure of the Austroasiatic Languages, LCSEAP*, pp. 17-27).

On se trouve donc face à une solution d'ambiguïté née d'une évolution sémantique des deux termes MK. et AA., évolution liée à des définitions conçues et acceptées par des écoles linguistiques.

A l'heure actuelle, l'emploi des termes « Mon-khmer » et « austro-asiatique » a même dépassé le domaine linguistique pour recevoir une acception ethnologique (voir G. Cœdès, *Les États indouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Nouvelle édition, Paris 1964; chapitre « La civilisation austro-asiatique »).

Ce que l'on appelle la famille des langues MK. a pour origine des conceptions différentes et est né d'études comparatives continues sur ces langues, études qui ont duré près de deux siècles avec des résultats variables suivant les époques.

L'existence d'un grand nombre de langues et de dialectes a été attestée, mais nous n'avons toujours ni grammaire, ni dictionnaire pour la plupart d'entre eux, aussi ne peut-on vérifier l'hypothèse émise par des chercheurs nombreux et compétents quant à l'existence probable de « langues spéciales », de « langues tabou » et de traces de « langues mélanésiennes » et de « langues négritos » à côté des langues MK.

Quant aux langues MK. des minorités ethniques, et nous pensons entre autres au Bahnar, au Khasi, au Srê, on reste étonné devant la richesse de leur vocabulaire expressif (mots descriptifs, mots reduplicatifs, etc.) et de leur littérature folklorique et orale, aussi peut-on se demander si on ne pourrait pas retrouver parmi elles des langues ayant connu leur plein développement dans le passé, et qui sont, maintenant, tombées en dégénérescence.

Pour que la linguistique comparée soit à la hauteur de l'homme, comme le voulait J. Vendryes (*La comparaison en linguistique, BSLP*, XXXVI, pp. 1-18), il nous faut mener les études comparatives en linguistique par étapes, et même par équipes selon les compétences de chacun; les mener sur tous les niveaux linguistiques, d'une part entre langues qui sont reconnues parentes, et d'autre part avec les langues voisines et de familles différentes.

Moscou, 1978,
LONG SEAM.

BIBLIOGRAPHIE

- E. Aymonier, *Dictionnaire français-cambodgien*, Saigon 1874.
 E. Aymonier, *Vocabulaire cambodgien-français*, Saigon 1874.
 S. Bhattacharya, Some Munda Etymologies, *SCAL* 1966, pp. 28-40.
 S. Bhattacharya, *A Bonda Dictionary*, Poona 1968.
 A. I. Blinov, Au sujet du problème de l'existence de la famille linguistique austro-asiatique (en russe), *Sovietskoye Vostokovedenie*, n. 2. Moscou 1956, pp. 153-157.
 E. L. Brandreth, On the non-Aryan Languages of India, *JRAS*, vol. X, 1878, pp. 1-32.
 P. Buchann, A comparative vocabulary of some of the languages spoken in the Burma Empire, *Asiatic Researches*, 5, 1799, p. 219-240.
 A. Cabaton, Dix dialectes indochinois recueillis par Prosper Odend'hal, *JA*, 10^e série, 1905, pp. 264-344.
 A. Cabaton et E. Aymonier, *Dictionnaire cam-français*, Paris 1906.
 A. Chéon, Notes sur les dialectes Nguon, sǎč et Muong, *BEFEO*, t. VII, 1907, pp. 57-78.
 A. Y. Chevenlenko, Encore au sujet de la famille linguistique austro-asiatique (en russe), *Sovietskoye Vostokovedenie*, n. 1, Moscou 1958, pp. 101-106.
 G. Cœdès, Les langues de l'Indochine, *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, VII, Paris, 1940-48, pp. 63-81.
 G. Cœdès, *Les peuples de la Péninsule Indochinoise*; chapitre : Langage, Paris, 1962.
 G. Cœdès, *Les États Hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Nouvelle Édition, Paris 1964; chapitre : La civilisation austro-asiatique.
 M. Cohen, Mots d'origine présumée océanienne dans le Monde Méditerranéen, *BSLP*, XXVII, fasc. 2, pp. 48-62.
 Fan Hai Zat, *Les peuples Mon-khmer du Nord Vietnam* (en russe), thèse de candidat ès-sciences, Université de Moscou, 1963.
 M. Ferlus, Les langues du groupe Austro-asiatique-Nord, *ASEMI*, vol. V, n. 1, pp. 39-68.
 M. Ferlus, Délimitation des groupes linguistiques austro-asiatique dans le Centre Indochinois, *ASEMI*, vol. V, n. 1, pp. 39-68.
 M. Ferlus, Le groupe Viêt-Muong, *ASEMI*, vol. V, n. 1, 1974, pp. 69-77.
 J. F. Forbes, On the connexion the Mon of Pegu with the koles of Central India, *JRAS*, 1877, pp. 234-243.

- R. A. D. Forrest, The Linguistic Position of Rong (Lepcha) *JAOS*, 82, 2, 1962, pp. 331-335.
- Y. A. Gorgoniev, Au sujet de l'emploi systématique des matériaux des langues Mon-khmer dans l'étude du chinois archaïque, *Recherches philologiques et historiques*, Moscou, 1967, pp. 73-80 (en russe).
- Y. A. Gorgoniev, Au sujet de la place de la langue khmère parmi les langues de l'Asie du Sud-Est, *Les langues de la Chine et de l'Asie du Sud-Est*, Moscou 1963 (en russe).
- Y. A. Gorgoniev, *Les langues Mon-khmer*, Moscou, 142 pp. (en russe, sous presse).
- G. A. Grierson, Mon-khmer and Siamese-Chinese families, *Linguistic Survey of India*, vol. II, Calcutta 1904.
- A. G. Haudricourt et A. Martinet, Propagation phonétique ou évolution phonologique? Assourdissement et sonorisation d'occlusives dans l'Asie du Sud-Est, *BSLP*, XLIII, 1946, pp. 82-92.
- A. G. Haudricourt, Les consonnes préglottalisées en Indochine, *BSLP*, XLVI, 1950, pp. 172-182.
- A. G. Haudricourt, La place du vietnamien dans les langues austro-asiatiques, *BSLP*, XLIX, 1953, pp. 122-128.
- A. G. Haudricourt, Écriture et Langues de l'Indochine, *Ethnologie de l'Union Française*, II, 1953, pp. 524-537.
- A. G. Haudricourt, L'origine des tons dans le vietnamien, *JA*, 1954, pp. 69-82.
- A. G. Haudricourt, The limits and connections of Austroasiatic in the North-East, *SCAL*, 1966, pp. 44-57.
- N. M. Holmer, The morphological structure of the Austroasiatic Languages, *Linguistic Comparison in South Asia and the Pacific*, London 1963, pp. 17-27.
- G. de Hevesy, Die Munda-Sprachen Indiens Finnish-Ugrische Sprachen, *Atti del III^o Congresso Internazionale dei Linguisti*, Roma, 1933.
- G. de Hevesy, Du danger de l'emploi des termes « langues austro-asiatiques » et « langues austriques ». *Atti del III^o Congresso Internazionale dei Linguisti*, Roma 1933.
- A. H. Keane, Des rapports ethnologiques et linguistiques des races indo-chinoises et indo-pacifiques, *Annales d'Extrême-Orient*, t. 5, 1882, pp. 264-78.
- F. B. J. Kuiper, Munda and Indonesian, *Orientalia Neerlandia*, Leiden, 1948, pp. 372-401.
- F. B. J. Kuiper, Proto-Munda words in Sanskrit, *Verhandeling der koninklijke nederlandse Akademie van Wetenschappen AFD. Letterkunde*, Nieuwe Reeks, Deel Li, n. 3, Amsterdam, 1948, p. 1-163.
- J. M. D. Leyden, On the languages and Litteratures of the Indo-Chinese Nations, *AR*, vol. 10, pp. 158-290.
- J. R. Logan, *Gangelic and Dravidian Languages*, vol. VII, 1853, p. 186.
- M. A. Martin, Remarques générales sur les dialectes Pear, *ASEMI*, vol. V, n. 1, pp. 25-37.

- F. Mason, The Talaing Language, *JAOS*, 1854, pp. 277-288.
- G. Maspero, *Grammaire de la langue khmère*, Paris 1915.
- H. Maspero, La phonétique historique du vietnamien : les initiales, *BEFEO*, t. XII, 1912.
- H. Maspero, *Indochine*, vol. I, chapitre : langues, Paris 1929, pp. 63-82.
- H. Maspero, Notes sur la morphologie du Tibéto-birman et du Munda, *BSLP*, XLIV, 1948, pp. 156-186.
- A. Morice, *Étude sur deux dialectes de l'Indochine, les tiams et les stiengs*, Paris, 1875, 32 pp.
- N. Mutsumoto, *Le Japonais et les langues austroasiatiques*, Paris 1928.
- H. J. Pinnow, *Versuch Einer Historischen Lautlehre der Kharia Sprache*, Wiesbaden, 1959, 532 pp.
- H. J. Pinnow, The position of the Munda Languages within the Austroasiatic family, *Linguistic Comparison in South East Asia and Pacific*, London 1963.
- H. J. Pinnow, A Comparative study of the verb in the Munda languages, *SCAL*, 1966, pp. 96-193.
- H. J. Pinnow, Personal Pronoms in the Austroasiatic Languages : a historical study, *Lingua* 14, 1965, pp. 9.
- Ch. K. Parker, *A dictionary of Japanese Compound verbs* (première partie), Tokyo, 1939.
- J. Przyluski, Les langues Austro-asiatiques, *Les langues du Monde*, 1924, pp. 385-403.
- P. Rivet, *Sumérien et Océanien*, Paris 1928.
- F. Roepstorff, *A Dictionary of the Nancowry dialect of the Nicobarese Language*, Calcutta 1884.
- W. Schmidt, Die Sprachen der Sakei und Semang und Malacca und ihr Verhältnis zu den Mon-Khmer-Sprachen, *Bijdragen tot de Taal-, Land-, en Volkenkunde van Nederlandsch - Indië*, 52, 1901, pp. 399-583.
- W. Schmidt, Les peuples Mon-Khmer, trait d'union entre les peuples de l'Asie et de l'Austronésie, *BEFEO*, vol. VII, VIII, 1907-1908, 85 pp.
- Th. A. Sebeok, An Examination of the Austroasiatic Language Family, *Language*, 18, 1942, pp. 206-217.
- R. Shafer, Études sur l'Austroasien, *BSLP*, t. 48, 1952, pp. 111-158.
- W. W. Skeat and C. O. Blagden, *Pagan races of the Malay Peninsula*, vol. II, 1906, London; comparative vocabulary and supplementary list, pp. 507-768.
- K. D. Smith, Eastern North Bahnaric : cua and kotus, *MKS*, IV, 1973, pp. 117.
- A. E. Terrien de Lacouperie, *The languages of China before the Chinese*, London, 1887.
- D. K. Thomas and R. Headley, More on Mon-khmer Subgroupings, *Lingua* 25, 4, pp. 398-418.